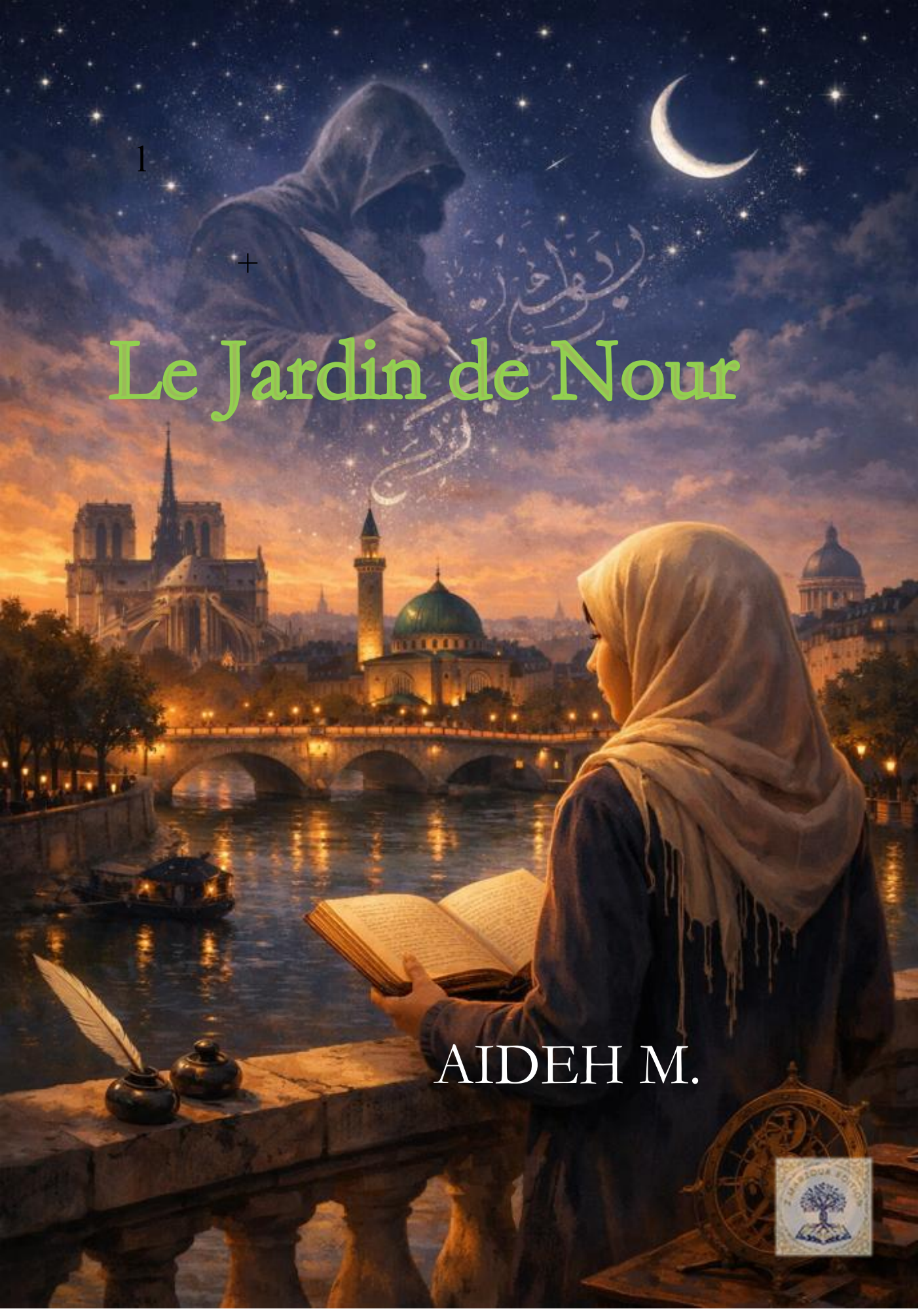
Le Jardin de Nour
AIDEH M.

بسم الله الرحمن الرحيم

Au Nom d'Allah, le Clément, le Très Miséricordieux

Prologue

« La Raison seule est un œil ouvert dans l'obscurité ; la Révélation est le Soleil qui lui permet de voir. Celui qui se contente de son œil sans chercher la lumière est soit aveugle, soit orgueilleux. » — *Al-Ghazali*

Chapitre 1

Le Mur et la Fenêtre

...il y a des signes à chaque coin de rue pour ceux qui réfléchissent...

Nour sortit du lycée Fénelon et remonta le boulevard Saint-Germain. Elle aimait rentrer à pied jusqu'au quai. Le ciel de Paris avait cette teinte gris-métallique typique d'une fin d'octobre, une sorte de couvercle de zinc posé sur la ville qui semblait étouffer les bruits et les couleurs.

Elle resserra son écharpe et remonta le boulevard Saint-Michel. Les feuilles mortes, collées par la bruine, formaient une bouillie brunâtre sur les trottoirs. Autour d'elle, les étudiants de la Sorbonne

marchaient d'un pas pressé, le regard rivé sur leurs téléphones ou perdu dans le vide, les écouteurs vissés aux oreilles. Chacun était une île, hermétique, dérivant dans l'océan de la capitale.

Nour avait dix-sept ans, et parfois, elle avait l'impression d'être une étrangère sur sa propre planète.
Un peu plus tôt dans l'après-midi, en cours de Philosophie au lycée Fénelon, le professeur avait parlé de l'Univers. Il avait cité Sartre, affirmant que l'homme était « jeté » dans le monde, un accident biologique dans un univers froid et indifférent, condamné à inventer son propre sens parce qu'il n'y avait « personne au ciel pour le faire à sa place ».

Toute la classe avait gratté le papier frénétiquement, acceptant cette solitude cosmique comme une évidence. Nour, elle, avait regardé par la fenêtre. Elle avait vu un pigeon se poser sur la corniche, lisser ses plumes avec une précision mathématique, et elle s'était demandé : Comment le hasard peut-il être aussi ordonné ? Comment le néant peut-il créer une plume aussi parfaite ?

Mais elle n'avait rien dit. À Paris, on ne parlait pas de ces choses-là. On parlait de laïcité, de raison, de matière. L'âme était un mot qu'on n'utilisait plus que dans les expressions toutes faites ou la poésie du XIXe siècle.

Nour habitait un vieil immeuble haussmannien dans le 5ème arrondissement, non loin de l'Institut du Monde Arabe.

L'appartement était un mélange curieux : les moulures et les parquets qui craquent typiques de Paris, mariés aux tapis berbères et aux calligraphies encadrées que ses parents avaient rapportés de leurs voyages.

Elle tapa le code, poussa la lourde porte vitrée et grimpa les trois étages.
Dans l'entrée, le silence régnait. Une odeur de café et de cardamome flottait encore, vestige du petit-déjeuner de son père avant qu'il ne parte enseigner les mathématiques à l'université de Jussieu.
— Il y a quelqu'un ? lança Nour en déposant ses clés sur la console.
Pas de réponse. Juste le tic-tac régulier de la grande horloge dans le salon et le miaulement paresseux de Mizal, son gros chat roux, qui s'étirait sur le radiateur.

Nour se dirigea vers la boîte aux lettres fixée derrière la porte d'entrée. D'habitude, c'était elle qui remontait le courrier depuis le hall d'entrée : factures pour les parents, publicités pour des pizzas, magazines.

Mais aujourd'hui, en arrivant sur son palier au troisième étage, elle se figea. Une enveloppe blanche dépassait de sous la porte de son appartement. Quelqu'un était monté jusqu'ici pour la glisser là, en s'assurant qu'elle soit bien visible.

Ce n'était pas une enveloppe ordinaire. Le papier était épais, crémeux, texturé. Il n'y avait aucun timbre, aucun cachet de La Poste.

Sur le devant, son nom n'était pas écrit au stylo-bille, mais tracé à l'encre de Chine, dans une calligraphie Maghribi aux courbes fluides et envoûtantes qui semblaient danser sur le papier :

À l’attention de Mademoiselle Nour,
3e étage, Porte gauche,
Paris, Terre d'exil.

Terre d'exil ? Nour fronça les sourcils. Elle était née à la maternité de Port-Royal, à deux pas d'ici. Elle n'était pas en exil. elle était bel et bien chez elle.
Le cœur battant un peu plus vite, elle emporta l'enveloppe dans sa chambre. Elle s'assit sur son lit, repoussa ses manuels scolaires et déchira le cachet de cire rouge (de la vraie cire !) qui scellait le dos.

À l’intérieur, une carte simple. Une odeur s’en échappa. Pas l'odeur du papier vieux, mais quelque chose de plus vif... du bois de santal et de l'encre fraîche.

Il n'y avait ni "Bonjour", ni "Chère Nour". Juste une phrase, calligraphiée en noir :

> Tu marches dans une ville de pierre, mais tu habites une maison de chair. Dis-moi, ô Nour : Es-tu l'architecte de ton propre corps ?

Nour relut la phrase. C'était absurde. Bien sûr qu'elle n'était pas l'architecte de son corps. C'était la biologie, la génétique, la fusion des cellules de ses parents...
Mais la question allait plus loin.
Es-tu l'architecte ?
Elle se leva et s'approcha de son miroir en pied. Elle examina ses mains, ses cils, l'iris complexe de ses yeux. Tout cela fonctionnait sans qu'elle n'ait rien à faire. Son cœur battait environ soixante-dix fois par minute, et elle ne lui avait jamais envoyé l'ordre de le faire. Ses poumons pompaient

l'oxygène de l'air vicié de Paris pour nourrir son sang. Une usine chimique d'une complexité effrayante tournait en silence sous sa peau, et elle n'en était pas la directrice. Elle n'en était que... l'habitante.

Une sensation étrange l'envahit. La même sensation de vertige qu'en regardant le pigeon au lycée.
Si elle n'était pas l'architecte, qui l'était ?
— Le Hasard et la Nécessité, aurait répondu son professeur de philo.
Mais pouvait-on construire une maison si complexe par hasard ? Et pouvait-on y habiter sans jamais remercier le Propriétaire ?

Elle entendit un bruit dans le couloir. Clac.
Quelque chose venait de tomber par la fente de la porte d'entrée.

Nour se précipita dans le couloir, ouvrit la porte sur le palier. Personne. L'ascenseur était à l'arrêt, les lumières de la minuterie éteintes.
Au sol, sur le paillasson, une seconde enveloppe. Même papier, même écriture.
Celle-ci semblait encore plus lourde.

Tremblante, elle ramassa la lettre, referma à double tour et retourna dans le salon. Dehors, la pluie commençait à battre les vitres, transformant les lumières des lampadaires de la rue en taches floues et dorées.
Elle ouvrit la seconde lettre.

Cette fois, le carton portait un dessin géométrique complexe, une arabesque sans fin, un cercle parfait entourant un point. Et en dessous, cette question :

Le monde est un mur pour l'aveugle, mais une fenêtre pour le voyant.
Nour, regarde la pluie qui bat tes carreaux. La science te dira : "C'est de l'évaporation, de la condensation et de la gravité." C'est vrai. C'est le "Comment".
Mais l'œil du cœur pose une autre question : Pourquoi l'eau, qui est lourde, monte-t-elle au ciel contre la gravité pour redescendre douce et purifiée sur la terre morte qu'elle ressuscite ?
L'eau étanche ta soif, mais qui a mis la soif en toi ? Et qui a créé l'eau pour qu'elle corresponde exactement à ton besoin ? Est-ce le hasard qui a organisé ce rendez-vous vital, ou lis-tu ici la lettre d'une Miséricorde infinie ?
Vois-tu seulement de l'H_2O, ou lis-tu un Message ?

Nour posa la carte. Elle regarda par la fenêtre.
Les gouttes ruisselaient. De l'eau. De la simple matière soumise à la gravité, tombant des nuages cumulonimbus. C'est ce qu'on lui apprenait depuis la maternelle. Le cycle de l'eau. Évaporation, condensation, précipitation. Mécanique. Froid.

Mais la lettre suggérait une autre lecture.
Un message ?
Elle se souvint d'un verset que sa grand-mère, qui ne savait ni lire ni écrire le français, lui récitait souvent quand il pleuvait : « Et Nous avons fait descendre du ciel une eau bénie... ».
Pour sa grand-mère, la pluie n'était pas de la météo. C'était une Miséricorde (Rahma). Un cadeau direct. Le monde, pour elle, était

transparent. Derrière chaque phénomène naturel, elle voyait la main de l'« Artisan ».

Nour, elle, avait appris à voir le monde comme opaque. Un mur de matière.
La lettre lui demandait : Vois-tu de l'eau, ou lis-tu un Message ?

— Qui êtes-vous ? murmura Nour dans la pièce vide.

Est-ce que c'était une blague de Yasmine ? Non, Yasmine n'avait pas cette profondeur, ni cette calligraphie. Un prof ? Impossible.
L'auteur de ces lettres ne semblait pas vivre dans le même Paris qu'elle. Il semblait voir une autre ville, superposée à la première. Une ville de symboles.

Elle alla s'asseoir près de la fenêtre. La Tour Eiffel scintillait au loin, phare technologique dans la nuit.
Jusqu'à présent, Nour pensait que "Savoir", c'était comprendre comment les choses fonctionnent. Savoir que l'eau est H2O.
Mais la lettre insinuait que ce n'était que la surface du savoir. Le vrai savoir, c'était peut-être de comprendre pourquoi il y a de l'eau. Et qui l'envoie.

Elle sortit son propre carnet de notes, un carnet à spirale où elle griffonnait d'habitude des paroles de chansons.
Elle sentit une impulsion. Il fallait répondre. Entrer dans ce jeu.

Elle prit un feutre noir et écrivit, d'une main hésitante :

« À l'Inconnu(e),
Vous dites que mon corps est une maison dont je ne suis pas l'architecte. D'accord. J'y habite. Mais souvent, je me sens à l'étroit, comme si les fenêtres étaient murées. Vous dites que le monde est un message. Mais c'est écrit dans une langue que j'ai oubliée. À l'école, on nous apprend à décortiquer le papier et l'encre, pas à lire le sens.
Qui êtes-vous ? Un poète ou un fou ?
Nour. »

Elle mit la feuille dans une enveloppe bleu simple. Elle n'avait pas d'autre moyen de la transmettre que de la laisser là où elle avait trouvé les autres.
Elle sortit sur le palier. Elle scotcha son enveloppe sur sa propre porte, à l'extérieur.

En rentrant, elle se sentit étrangement légère. Comme si elle venait d'admettre, pour la première fois, qu'elle ne savait rien.
L’horloge sonna six heures.
Nour se servit un verre d'eau. Elle regarda le liquide transparent dans le verre. H2O.
Elle but.
L'eau était fraîche, vivante. Elle étanchait une soif qu'elle ne pouvait pas expliquer chimiquement.
« Une fenêtre », pensa-t-elle.

Au même moment, dans une petite librairie poussiéreuse cachée derrière une porte verte dans une rue adjacente au Jardin des Plantes, un vieil homme à la barbe taillée, vêtu d'un gilet de laine sur une chemise blanche, sourit en reposant sa tasse de thé à la menthe. Il savait que le voyage venait de commencer. Il ne s'agirait pas seulement d'apprendre

l'histoire de la philosophie. Il s'agirait, pour Nour, de réapprendre à voir.

Dehors, Paris brillait sous la pluie, mais pour la première fois depuis longtemps, ce n'était plus seulement de l'électricité et du néon. C'était peut-être, si on plissait les yeux, un immense tapis de lumière tissé pour ceux qui savent regarder.

Chapitre 2

Le Fleuve et la Source

...si l'on ignore que les rivières viennent de la montagne, on peut croire qu'elles naissent de la boue...

Le lendemain, Paris s'était réveillée sous un soleil pâle, lavé par l'orage de la nuit.
Au lycée, Nour avait du mal à se concentrer. En cours d'Humanités, cette spécialité mêlant littérature et philosophie, Mme Lefebvre parlait de la naissance du *Logos*. Elle évoquait le « miracle grec » comme le berceau unique de la pensée rationnelle.
« Avant les Grecs, disait-elle en traçant une ligne au tableau, l'humanité vivait dans le *Mythos*, le mythe. Avec eux, la Logique est née. Ils ont allumé la lumière. »

Nour notait mécaniquement, mais son esprit était ailleurs. *Est-ce vrai ?* pensait-elle. *Est-ce que la raison a jailli d'un coup en Europe, ex nihilo ?*
Et avant ? Et ailleurs ? L'Égypte, la Perse, la Chine, la Mésopotamie... ces civilisations n'étaient-elles que brouillard et superstition ?

Elle avait l'enveloppe bleue de sa réponse dans la poche de son jean. Elle brûlait.
À la sortie des cours, au lieu de prendre le métro, elle décida de marcher jusqu'à la Seine. Elle aimait longer les quais, regarder les péniches fendre l'eau grise. Elle traversa le Pont de la Tournelle. Au loin, Notre-Dame, blessée par l'incendie mais toujours debout, pointait ses tours vers le ciel comme deux doigts en prière.

Nour longea les boîtes vertes des bouquinistes. Ces vendeurs de vieux livres installés à même le parapet de pierre faisaient partie de l'âme de Paris. On y trouvait de tout : des vieux *Paris-Match* des années 60, des romans policiers jaunis, des gravures de mode.

— Mademoiselle !

Nour sursauta. Un vieil homme, engoncé dans un épais manteau de laine gris, la hélait depuis son stand. Il avait des yeux pétillants derrière de petites lunettes rondes et tenait une pipe éteinte à la main. Il ne ressemblait pas à "L'Inconnu" qu'elle imaginait. Il avait l'air d'un grand-père parisien tout ce qu'il y a de plus classique.

— C’est pour moi ? demanda Nour, méfiante.

— Vous êtes bien la jeune fille qui regarde le fleuve comme si elle cherchait sa source ?

— Je... Je m'appelle Nour.
— Ah ! *La Lumière*. Un bien lourd prénom à porter quand il fait si gris, sourit le bouquiniste. Un homme est passé ce matin. Tôt. Il a déposé ceci pour vous. Il a dit que vous passeriez par ici.
Il tendit une main fripée. Il tenait un livre, mais ce n'était pas un livre ordinaire. C'était un vieux carnet à la reliure de cuir rouge usé, fermé par un lien de tissu.
Nour hésita.
— C'était qui ? Un homme jeune ?
— Oh, difficile à dire, ma petite. Il avait un âge... indéfinissable. Comme les livres. Il m'a dit : « Donnez ceci à celle qui sait que l'eau n'est pas seulement de l'H2O ».
Nour prit le carnet. Ses doigts effleurèrent le cuir froid.
— Merci.

Elle s'éloigna un peu, descendit les quelques marches qui menaient au bord de l'eau, sur les quais bas, s'asseyant sur un banc de pierre face au fleuve.
Son cœur cognait contre ses côtes.
Elle dénoua le lien de tissu. La première page était manuscrite. L'écriture du Calligraphe. Noire, dense, verticale.

Chère Nour,
Tu m'as demandé si j'étais un poète ou un fou.
C'est une excellente question. Dans le monde où tu vis, à l'école que tu fréquentes, on a tendance à penser que tout ce qui ne se mesure pas, tout ce qui ne se pèse pas, relève de la folie ou de la "poésie" (ce qui, pour beaucoup de gens modernes, veut dire "joli mensonge").
Ta professeure d'Histoire t'a parlé des Grecs aujourd'hui, n'est-ce pas ?

(Nour releva la tête, stupéfaite. Comment savait-il ?)

Les Grecs étaient des géants. Socrate, Platon, Aristote... Ils ont posé les premières pierres de la maison dans laquelle l'Europe habite encore. Ils ont cherché à comprendre de quoi le monde est fait. Thalès pensait que tout venait de l'eau. Démocrite, que tout était fait d'atomes invisibles. Ils cherchaient l'*Archè*, le "Principe Premier". La Source.

Mais vois-tu, Nour, ils ont fait une erreur tragique. Ils ont regardé le monde comme un puzzle. Ils ont vu les morceaux. Ils ont vu la multiplicité. Les dieux de l'Olympe étaient comme ça : multiples, jaloux, chaotiques, se battant les uns contre les autres. Le Tonnerre contre la Mer, l'Amour contre la Guerre.

Imagine que tu entres dans le Musée du Louvre. Tu vois des milliers de tableaux. Si tu

ne sais pas qu'il y a un Directeur du musée, un Architecte qui a construit le bâtiment, tu vas penser que chaque tableau est apparu tout seul, ou que les tableaux se sont peints les uns les autres.

C'est cela, le monde sans l'Unicité (*Tawhid*). C'est un musée sans architecte. C'est un chaos.

La grande nouvelle, celle qui change tout, celle qui est venue d'Abraham dans le désert, bien avant les Grecs, c'est que la Source n'est pas "quelque chose" (comme l'eau ou l'atome). La Source est *Quelqu'un*. Une Volonté.

Regarde la Seine qui coule devant toi. Elle est faite de milliards de gouttes d'eau. Mais elles vont toutes dans la même direction. Pourquoi ?

Si l'univers était un hasard, chaque atome irait dans sa propre direction. Il y aurait le chaos. Or, il y a des lois. La gravité. La lumière. La rotation des planètes. Tout "obéit". En arabe, "obéir" ou "s'en remettre à la loi", c'est la racine du mot *Islam* (soumission pacifiée). L'univers est *déjà* "musulman" : il suit la loi qu'on lui a donnée. Le Soleil ne décide pas de ne pas se lever demain.

Toi seule, Nour, tu as le choix. Tu es le seul être qui peut dire "Non". C'est pour cela que tu te sens à l'étroit. Ton cœur sait qu'il vient de l'Océan Unique, mais ton esprit est coincé dans une bouteille étiquetée "Laïcité et Matérialisme".

P.S. : Ce carnet est pour toi. Ne le laisse pas page blanche. La philosophie n'est pas faite pour être lue, mais pour être écrite.

Signé : Le Calligraphe.

Nour tourna la page. Le reste du carnet était vierge.

Elle sortit son stylo. Elle regarda la Seine. Des milliards de gouttes, une seule direction. L'idée était puissante.

— *Tawhid*, chuchota-t-elle. L'Unicité.

Elle n'était pas très religieuse. Ses parents priaient, mais sans lui imposer. Pour elle, jusqu'ici, "Dieu" était un mot abstrait, un peu vieux jeu, comme une décoration sur le mur.

Mais le Calligraphe ne parlait pas d'un vieux monsieur sur un nuage. Il parlait de la Force qui fait couler le fleuve. L'Architecte du musée.

Elle commença à écrire dans le carnet :

« Si tout vient d'Une seule source, alors pourquoi y a-t-il autant de différences ?

Pourquoi la haine ? Si l'univers obéit, pourquoi les humains désobéissent-ils ? Est-ce que ma liberté de dire "Non" est un défaut de fabrication ou un cadeau ? »

Elle sentit une présence.

Un jeune homme s'était assis sur le banc voisin. Il avait un sac à dos usé et lisait un livre de poche, *L'Étranger* de Camus. Il la regarda et sourit.

— Tu écris un roman ? demanda-t-il avec un accent qui n'était pas parisien. Peut-être italien ou espagnol.

— Non, répondit Nour en refermant brusquement le carnet rouge. J'écris à un fantôme.

Le garçon rit.

— À Paris, c'est normal. C'est une ville hantée par les philosophes morts. Je m'appelle Léo.

— Nour.

Elle se leva. Elle devait rentrer. Elle ne voulait pas partager son secret, pas tout de suite. Mais en remontant vers le boulevard Saint-Germain, elle se sentit moins seule. Le carnet pesait dans son sac, non pas comme un poids mort, mais comme une ancre.

Elle passa devant le lycée Henri-IV. Elle regarda les grands hommes de pierre sculptés sur les façades. Descendance de Rome et d'Athènes.

La lettre disait qu'il y avait une autre histoire. Une histoire où la science et la foi ne se battaient pas en duel, mais dansaient ensemble.

Le Calligraphe avait dit : *« Les Grecs étaient des géants. »*

Il n'avait pas rejeté Platon. Il avait dit qu'il leur manquait une pièce du puzzle.

Nour eut soudain une envie folle. Elle ne rentra pas directement chez elle. Poussée par

une impulsion soudaine, elle quitta les quais et remonta d'un pas vif la rue des Fossés Saint-Bernard.
La Grande Mosquée de Paris n'était qu'à dix minutes de marche, juste derrière l'université de Jussieu. Elle n'y allait pas pour prier — elle n'avait pas fait ses ablutions — mais pour voir.

Elle entra dans le jardin andalou de la mosquée, au milieu des rosiers et des zelliges turquoise. L'eau y coulait aussi, dans de petits canaux géométriques.
Elle réalisa soudain la différence.
La Seine coulait de manière sauvage, puissante, indifférente.
L'eau du jardin de la mosquée était canalisée, orientée vers le centre, vers l'unité.

Les géomètres arabes avaient capturé le chaos de l'eau pour en faire un miroir du ciel. Dans la poche intérieure de son sac, son téléphone vibra. Un SMS. Numéro masqué.

« Tu as vu la différence, Nour ? Les Grecs ont vu la rivière. L'Islam a construit les canaux pour l'amener jusqu'au jardin.
Rendez-vous demain, Bibliothèque Sainte-Geneviève. Rayon Histoire des Sciences. Cherche ce que l'Europe a "oublié" entre le VIIIe et le XIIe siècle. »

Nour frissonna. Il l'avait vue entrer à la Mosquée.
Le Calligraphe n'était pas un fantôme. Il était bien réel. Et le cours venait de passer de la théorie à la pratique.

Elle leva les yeux vers le minaret carré qui découpait le ciel gris de Paris. Pour la première fois, ce n'était plus un décor exotique. C'était un doigt pointé vers l'Un. L'unique, l'éternel

— Leçon numéro 2, pensa Nour. Ne pas regarder la diversité des vagues, mais chercher l'unité de l'océan.

Chapitre 3

La Maison de la Sagesse

...l'encre des savants est plus sacrée que le sang des martyrs...

La Bibliothèque Sainte-Geneviève ressemble à une église qui aurait perdu la foi pour se consacrer exclusivement aux livres. Sa grande salle de lecture, avec sa charpente métallique apparente et ses rangées infinies de lampes vertes, a quelque chose d'intimidant. C'est un temple du silence.

Nour avait dû mentir à ses parents (« Je vais réviser les maths avec des copines ») pour venir ici un samedi après-midi. Elle grimpa le grand escalier, dépassa les bustes des

grands penseurs sculptés dans la pierre — tous des hommes, tous occidentaux, nota-t-elle mentalement — et pénétra dans la salle de lecture.

Elle sentit immédiatement le poids du lieu. Ici, le savoir était solide, lourd, catalogué. Elle trouva le rayon Histoire des Sciences. Elle passa son doigt sur les tranches des livres : Galilée, Newton, Copernic, Darwin...
Elle cherchait ce que le message SMS avait appelé « L'Oubli ».

Son regard tomba sur une étagère un peu en retrait, moins éclairée, comme si elle n'intéressait personne. Les livres y parlaient du Haut Moyen Âge. L'Europe des châteaux forts, des pestes et de l'obscurantisme.

Elle tira un vieil ouvrage intitulé L'Histoire de la Pensée Universelle. En l'ouvrant, elle constata qu'entre le chapitre sur Saint Augustin et celui sur Thomas d'Aquin, il y avait un vide de plusieurs siècles. Un trou noir. Comme si l'humanité avait arrêté de réfléchir pendant 600 ans.

C'est là qu'elle le vit.
Glissé entre deux ouvrages poussiéreux, un fin fascicule relié à la main, avec une couverture en papier marbré bleu et or. Il n'avait aucun numéro de cote, aucun code-barres de la bibliothèque. Il n'avait rien à faire là.
Sur la couverture, juste ce mot en calligraphie arabe : Iqra (Lis !).

Nour prit le fascicule, s'installa à une table libre sous la lumière verte d'une lampe, et

l'ouvrit. Une odeur de rose séchée et de vieux cuir s'en échappa, si forte qu'elle crut un instant que ses voisins de table allaient se retourner. Mais personne ne bougea.

Chère Nour,

Bienvenue dans le grand silence. Regarde autour de toi. Tu vois des étudiants qui apprennent que la Terre est ronde, que le sang circule, que la lumière se déplace, que les mathématiques régissent le monde. Ils remercient Copernic, Harvey, Newton. Ils ont raison.
Mais ils ont oublié de remercier les maîtres de leurs maîtres.

Imagine un instant : nous sommes en l'an 800 après Jésus-Christ (environ deux siècles

après la mort du Prophète Muhammad). L'Europe est plongée dans le noir. À Londres et à Paris, les rois signent d'une croix car ils ne savent pas écrire. Les manuscrits de Platon et d'Aristote pourrissent dans des caves humides, mangés par les vers, oubliés.

Pendant ce temps, à 5000 kilomètres d'ici, une ville brille comme un soleil dans la nuit du monde : BAGDAD.
Là-bas, le Calife Harun al-Rashid ne rêve pas de guerres, il rêve de livres. Il paie le poids d'un livre en or pur à quiconque lui en apporte un nouveau. Peux-tu imaginer ça, Nour ? L'or contre le papier ?
Il fonde Bayt al-Hikma, la "Maison de la Sagesse".

Ce n'était pas juste une bibliothèque. C'était la plus grande entreprise de sauvegarde de la mémoire humaine. Des chrétiens, des juifs, des musulmans, des sabéens y travaillaient côte à côte. Ils ont pris le savoir grec qui se mourait, mais aussi les mathématiques indiennes, la médecine perse. Ils n'ont pas fait que traduire. Ils ont vérifié. Corrigé. Augmenté.

Tu te souviens du zéro ? Tes professeurs disent que ce sont les "chiffres arabes". C'est Al-Khwarizmi (dont le nom a donné "Algorithme") qui a systématisé leur usage. Sans lui, pas d'ordinateur, pas de téléphone dans ta poche, pas de voyage sur la Lune.
Pendant que Charlemagne apprenait laborieusement à lire, Ibn al-Haytham inventait l'optique et expliquait comment

l'œil voit la lumière. Sans lui, pas de caméra, pas de cinéma.

Pourquoi te raconter cela ? Par nostalgie ? Pour te dire "nous étions grands" ? Non. La nostalgie est une maladie de l'âme qui paralyse.
Je te raconte cela pour corriger ton regard. En Occident, on enseigne souvent que la religion est l'ennemie de la raison. On cite le procès de Galilée. On dit : "Il faut choisir : croire ou réfléchir."
Mais les savants de la Maison de la Sagesse ne voyaient aucune contradiction. Pour eux, étudier l'anatomie d'une mouche ou le mouvement des planètes était une forme de prière.
Le Coran leur répétait : "Afala ta'qilun ?" (Ne raisonnez-vous donc pas ?).

La science, Nour, n'est pas une invention laïque pour tuer Dieu. La science est l'étude de l'œuvre de Dieu. Un scientifique qui étudie les lois de la physique est comme quelqu'un qui admire la perfection des rimes dans un poème divin.

Ton héritage n'est pas la poussière. Ton héritage est la lumière de la raison éclairée par la foi.
Cherche maintenant ce qui relie le cœur et l'esprit. Cherche la Philosophie.

Signé : Le Gardien des Clés.

Nour releva la tête. Elle avait le souffle court. Elle regarda autour d'elle, les étudiants courbés sur leurs fiches de révision. Combien savaient que les

algorithmes qu’ils utilisaient portaient le nom d'un sage musulman ?

Cette lettre ne parlait pas seulement d'histoire. Elle réparait quelque chose en elle. Une fracture.
Depuis qu’elle était petite, elle vivait dans deux mondes. Le monde de l'école (la science, le français, la rationalité) et le monde de la maison (la prière, le Coran, la foi). Elle pensait qu'il fallait laisser son cerveau à la porte de la salle de prière et laisser sa foi à la porte du laboratoire de physique.
Le Calligraphe — ou ce Gardien des Clés — lui disait : Non. Il n'y a qu'un seul monde.

Soudain, une main se posa sur la table à côté d'elle, la faisant sursauter. Nour plaqua sa main sur le fascicule bleu pour le cacher.

— Encore toi ? chuchota une voix amusée.

C'était Léo. Le garçon du banc de la Seine, la veille. Il portait un gros pull en laine et tenait une pile de livres sur l'histoire médiévale. Ses cheveux bruns étaient en bataille, comme s'il venait de traverser une tempête.

— Tu me suis ? demanda Nour, défensive, mais pas vraiment fâchée.
— Pas du tout. J'étudie ici presque tous les jours.
Il jeta un coup d'œil à la couverture du fascicule posé devant Nour, avec sa calligraphie dorée.
— Jolie reliure. Le titre, c’est de l’arabe ? Je ne savais pas que tu lisais cette langue.

— J'apprends, dit Nour, en refermant doucement le carnet pour protéger le texte français à l'intérieur. C'est écrit "Iqra". Ça veut dire "Lis".

Léo s'assit sur la chaise en face d'elle, respectant le silence de la bibliothèque par un murmure à peine audible.
— Je travaille sur Thomas d'Aquin, dit-il en montrant ses livres. Un moine super intelligent du XIIIe siècle. Il essayait de prouver que Dieu et la Logique pouvaient être copains.
Nour sourit. La coïncidence était trop belle.
— Ah oui ? Et il a réussi ?
— Plus ou moins. Mais le truc dingue, c'est qu'il a tout piqué à un philosophe arabe.
Nour écarquilla les yeux.
— Un philosophe arabe ?

— Oui. Un certain Averroès. Ibn Rushd, je crois, en arabe. Thomas d'Aquin l'appelait "Le Commentateur". C'est grâce à lui que l'Europe a redécouvert Aristote. C'est fou, non ? Sans les Arabes, Thomas d'Aquin n'aurait peut-être rien écrit.

Nour sentit une chaleur lui monter aux joues. Ce que Léo disait confirmait la lettre. La chaîne du savoir n'avait jamais été rompue.

— Léo, demanda-t-elle doucement, tu crois en Dieu ?

Le garçon hésita. Il fit tourner un stylo entre ses doigts.

— Je ne sais pas. Comme disait Camus, je trouve que le silence de l'univers est assourdissant. Parfois j'ai envie de croire, mais je trouve le monde trop absurde. Et toi ?

Nour pensa à la lettre. À la Seine qui coule dans une direction. Aux atomes qui dansent. À la Maison de la Sagesse.
— Moi, je crois que l'univers n'est pas silencieux, dit-elle. Je crois juste qu'on a oublié la langue pour l'écouter. On a perdu le dictionnaire.

Léo la regarda intensément, ses yeux clairs fixés sur les yeux noirs de Nour.
— "Le dictionnaire de l'univers", répéta-t-il. J'aime bien ça. Si tu le trouves, tu me le prêtes ?
— Promis.

Nour glissa le fascicule bleu dans son sac. Elle avait une mission. La lettre parlait de chercher la Philosophie.

Avant de partir, elle griffonna quelques mots sur une page de son carnet à spirale, qu'elle déchira et plia soigneusement.
Elle se dirigea vers le rayon obscur du Moyen Âge, là où elle avait trouvé le fascicule. Elle glissa son petit papier plié exactement dans l'interstice vide, entre Saint Augustin et Thomas d'Aquin. Le Calligraphe saura où chercher.
Sur le papier, elle avait écrit :
« À celui qui me guide :
J'ai trouvé la Maison de la Sagesse. Mais si la raison et la foi sont sœurs, pourquoi se disputent-elles tout le temps dans ma tête ? J'ai besoin de comprendre comment penser par moi-même sans perdre mon cœur.

Nour. »

Elle sortit de la bibliothèque. La nuit tombait sur le Panthéon.
La place était immense, balayée par le vent. Le Panthéon portait l'inscription : Aux grands hommes, la patrie reconnaissante.
Nour serra son écharpe.
« Il manque beaucoup de noms sur tes murs », pensa-t-elle en regardant le monument. « Mais ce n'est pas grave. Je connais leurs noms maintenant. »

Son téléphone vibra à nouveau.

« Demain. Jardin des Plantes. 14h. La grande Serre Tropicale. Nous parlerons de l'homme qui a vécu seul sur une île déserte et a trouvé Dieu par la seule force de sa logique. Le premier roman philosophique. Prépare-toi à rencontrer Hayy ibn Yaqzan. »

Chapitre 4

L’Île et le Vivant

...le secret pour voir n'est pas d'ouvrir les yeux, mais de nettoyer le miroir du cœur...

Le Jardin des Plantes, dans le 5ème arrondissement, est une enclave de calme au milieu du tumulte parisien. Les allées rectilignes bordées de platanes centenaires mènent à la Grande Galerie de l'Évolution, mais Nour ne se dirigea pas vers les squelettes de dinosaures ou les animaux empaillés.

Elle traversa le jardin sous une bruine persistante. Il faisait froid, ce froid humide de novembre qui s'insinue sous les écharpes.

Son téléphone vibra. Un nouveau message du numéro inconnu :

Entre dans la Grande Serre. Le désert commence là où la ville s'arrête.

Nour poussa les portes vitrées de la serre tropicale. Le changement fut brutal. Le froid et le gris de Paris restèrent sur le seuil. À l'intérieur, l'air était chaud, saturé d'humidité et d'odeurs de terreau, de sève et d'écorce mouillée. De grandes palmes montaient vers la verrière ruisselante de pluie, transformant la lumière parisienne en une brume verte et onirique.

C'était un monde clos. Un monde en soi.

Nour marcha sur le sentier balisé. Elle se sentait observée. Pas par une caméra, ni par

un gardien, mais par les plantes elles-mêmes.
Au détour d'un énorme Pandanus aux racines aériennes, elle vit une banquette en bois, isolée, cachée par des fougères géantes. Sur la banquette, il y avait un paquet en toile de jute, noué par une cordelette. Et posée dessus, une datte. Une simple datte brune, fruit du désert, étrange anomalie dans cette serre parisienne.

Nour s'assit. Elle mangea la datte. Elle était sucrée, avec ce goût de caramel et de soleil lointain. Puis elle défit le nœud.
Le paquet contenait une tablette. Non pas un iPad, mais une planchette de bois lisse, vernie, comme celles utilisées par les élèves dans les écoles coraniques traditionnelles. Dessus, une feuille de papier épais était fixée par un clip. Le texte était écrit à la

main, dans ce style vif et noir qu'elle commençait à connaître.

Salut, voyageuse immobile,

Hier, tu as rencontré la science des "Canaux" (les savants de Bagdad qui ont organisé le savoir). Aujourd'hui, je veux te parler de la Source.

Ton ami Sartre a dit que tu étais condamnée à être libre. Ton école te dit que ton esprit est une "tabula rasa" (une table rase), une page blanche que la société et l'expérience viennent remplir, comme le pensaient John Locke et les empiristes.
Ils se trompent.

Ton cœur n'est pas une page blanche, Nour.
Ton cœur est une graine.

Tout le savoir de l'arbre est déjà contenu dans le noyau de la datte que tu viens de manger. L'arbre a-t-il besoin d'aller à l'école pour apprendre à faire des feuilles ? Non. C'est inscrit en lui.

Laisse-moi te raconter l'histoire de Hayy ibn Yaqzan (Le Vivant, fils de l'Éveillé). C'est un roman écrit au XIIe siècle par un sage de l'Andalousie musulmane, Ibn Tufayl. Daniel Defoe s'en est inspiré pour écrire Robinson Crusoé bien plus tard, mais il en a retiré le plus important : l'ascension de l'âme.

Imagine une île déserte dans l'océan Indien. Pas de civilisation. Pas de Coran. Pas de Bible. Pas de professeurs, pas de parents. Un enfant apparaît sur cette île (certains disent par génération spontanée dans l'argile, d'autres

qu'il est arrivé dans un berceau de roseaux, comme Moïse). Il est seul. Il s'appelle Hayy.

Une gazelle qui a perdu son petit l'adopte et l'allaite. Hayy grandit parmi les animaux. Il n'a pas de langage, seulement des cris. Il n'a aucune "éducation". Selon la logique moderne, il devrait rester un animal, suivant ses instincts. Les animaux possèdent eux aussi la Fitra : ils obéissent parfaitement à leur nature. La gazelle est "musulmane" (soumise) par instinct. Mais Hayy possède une chose en plus, un fardeau et un cadeau : **La Raison**. Il a la capacité de poser la question "Pourquoi ?". Sa Fitra n'est pas subie, elle doit être découverte.

Étape 1 : Le "Pourquoi".

Un jour, la mère-gazelle meurt. Hayy est bouleversé. Il ouvre son corps, cherchant la source du mouvement. Il trouve le cœur, mais le voit vide, immobile. C'est là que sa raison bascule : il comprend que la "Mère" n'était pas cette carcasse de viande et de poils, mais la chose invisible qui l'animait. Il découvre la distinction entre l'enveloppe matérielle et le souffle spirituel.
Première leçon : La réalité visible est l'enveloppe. La réalité invisible est la Vie.

Étape 2 : L'Unité.
Hayy observe l'île. Il voit des milliers de plantes, d'animaux, de pierres. Au début, il voit la multitude. Puis, en réfléchissant, il

voit que tous les animaux ont besoin d'eau. Que toutes les plantes cherchent le soleil. Il comprend que malgré les millions de formes différentes, la Vie est Une.
Deuxième leçon : La diversité cache l'Unité.

Étape 3 : L'Astronome.
Hayy lève les yeux. Il regarde les étoiles tourner avec une régularité parfaite. Il observe les marées. Il se dit : "Ce mouvement ne peut pas être un accident. Si je lance un caillou, il tombe. Si les étoiles tournent, c'est que quelque chose les fait tourner."
Hayy, par sa seule raison pure, vierge de tout dogme, déduit qu'il doit exister un Être Nécessaire. Un Moteur qui n'est pas mu. Un Créateur.

Il n'a pas de nom pour Lui. Il ne l'appelle pas Allah ou Dieu. Il l'appelle "L'Obligatoirement-Existant" (Wajib al-Wujud).
Il découvre que l'univers est comme un objet artisanal magnifiquement fabriqué, qui prouve l'existence de l'Artisan.

Étape 4 : Le Miroir.
Hayy a maintenant 35 ans. Il a trouvé Dieu par la logique. Mais cela ne lui suffit pas. Il veut Le connaître. Il s'aperçoit que lorsqu'il pense à son corps et à ses besoins (manger, dormir), il s'éloigne de cette vérité. Lorsqu'il pense à l'Absolu, il ressent une joie immense, une "présence".
Alors, Hayy invente l'ascèse. Il commence à tourner sur lui-même pour imiter les astres. Il cherche à "polir le miroir de son cœur"

pour qu'il reflète la lumière de ce Créateur invisible.
Sans prophète, sans livre, Hayy devient un "Muslim" (soumis à la Réalité) et un Sage.

Vois-tu où je veux en venir, Nour ?
Si on t'enlevait tout — ta famille, tes livres, ton téléphone, Paris tout entier — si on te laissait nue sur un rocher au milieu de l'océan, tu finirais par trouver la Vérité.
Parce que la Vérité n'est pas quelque chose qu'on "apprend" à l'école. C'est quelque chose qu'on "rappelle" (Dhikr).
Tu le savais avant de naître. L'univers entier est construit sur la logique de la Vérité, et ton esprit est fait de la même matière que cette logique.

Le danger, Nour, ce n'est pas d'être ignorant sur une île déserte. Le danger, c'est de vivre dans une ville tellement bruyante, tellement pleine d'images et d'écrans, que tu n'entends plus ta propre Fitra. La ville est un voile plus épais que la forêt vierge.

Le message d'Ibn Tufayl est simple : La raison humaine, si elle est saine, mène inévitablement à Dieu. La Révélation (le Coran, la Bible) ne vient que confirmer ce que ton cœur sait déjà, comme la lumière du soleil vient confirmer la lumière de ta lampe.
Nour, ma lumière : es-tu prête à éteindre les néons de Paris pour voir les étoiles ?
Signé : Le Jardinier Solitaire.

Nour reposa la tablette de bois sur ses genoux. Le silence de la serre tropicale semblait plus profond.
Elle regarda les grandes feuilles de bananier au-dessus d'elle. Elle n'était pas sur une île déserte, elle était à Paris, en 2024. Mais l'histoire de Hayy résonnait en elle comme un coup de gong.

Toute sa vie scolaire lui disait le contraire. On lui disait : "Tu es un animal qui a appris à parler. Tu es une construction sociale. Tu es ce que tu consommes."
Hayy disait : "Tu es un miroir poli pour refléter l'Infini."

C'était une pensée libératrice. Si le Calligraphe avait raison, alors Nour n'avait pas besoin de tout lire, de tout savoir, de tout maîtriser pour trouver un sens à sa vie. Le

sens était déjà "pré-installé" dans son « Écho Originel ».

Elle se sentit soudain submergée d'une émotion étrange. Pas de la tristesse, mais une sorte de nostalgie. La nostalgie de cette île qu'elle n'avait jamais visitée.
— Le miroir est sale, chuchota-t-elle, reprenant l'image de la lettre. Paris a mis trop de suie dessus.

Un craquement de branche lui fit tourner la tête.
Elle s’attendait à moitié à voir un homme enturbanné, ou peut-être une gazelle.
Mais ce n’était que Léo.

Il portait le même manteau trop grand que la veille. Il semblait errer au milieu des ficus,

un carnet à croquis à la main. Quand il l'aperçut, il ne parut pas surpris.
Il s'approcha doucement.
— Je cherchais un endroit chaud pour dessiner, dit-il en guise de salutation. C’est drôle, je t'imaginais bien ici.
Il désigna la tablette de bois posée sur les genoux de Nour, reconnaissant le style énigmatique des objets qu'elle trouvait ces derniers jours.
— Une tablette en bois, cette fois ? Ton fantôme a décidé de changer d'époque après le carnet et le fascicule ?

Nour hocha la tête.
— Il m'a raconté une histoire. L'histoire d'un homme qui a tout découvert par lui-même, sur une île, sans personne pour lui dire quoi penser.

— Ah, Robinson ? demanda Léo en s'asseyant à l'autre bout du banc, respectueusement.
— Non. Son ancêtre. Il s'appelait Hayy. Robinson, lui, a eu besoin de sauver des objets de l'épave de son navire pour survivre. Il avait besoin de fusils, de bibles, d'outils. Hayy n'avait besoin de rien. Juste de ses yeux et de son cerveau.

Léo haussa les sourcils, intrigué.
— Un philosophe autodidacte ? C'est le rêve de Descartes, non ? Tout recommencer à zéro. "Je pense, donc je suis".
— C'est différent, corrigea Nour, se surprenant elle-même par son assurance. Pour Hayy, ce n'est pas "Je pense donc je suis". C'est plutôt : "Je vois l'harmonie, donc Il est". Descartes pensait avec sa tête,

coupée du monde. Hayy pensait avec le monde entier.

Léo sourit. Un sourire franc, admiratif.
— Tu sais, Nour, tu parles comme si tu avais vécu mille ans. Moi, mon père est athée militant. Il dit que la religion est une béquille pour ceux qui ont peur du noir. Mais quand je t'entends... on dirait que pour toi, c'est l'inverse. On dirait que c'est une paire d'ailes.

Nour caressa la surface lisse de la planchette de bois.
— Peut-être que nous avons tous des ailes, Léo. Mais nous avons oublié comment nous en servir parce qu'on nous a fait croire que la gravité était la seule loi.

Le garçon ouvrit son carnet de croquis. Il dessina rapidement, d'un trait sûr. En quelques secondes, il croqua le profil de Nour sous la feuille de palmier, concentrée. Mais au lieu de dessiner le toit de la serre, il dessina au-dessus d'elle une immense voûte étoilée.
— Tiens, dit-il en déchirant la page. C'est pour ta collection.
— Merci.

Alors que Léo s'éloignait vers la sortie de la serre, Nour réalisa quelque chose.
Ces lettres. Ce Calligraphe. Ils ne l'isolaient pas du monde. Au contraire.
Elle regarda le dessin de Léo. Elle vit le beau visage curieux du garçon.
Ce "jeu" était en train de lui donner le courage de parler. De dire ce qu'elle

ressentait vraiment, au lieu de répéter les leçons du lycée.

Elle se leva. Le soleil perçait à travers les vitres embuées, créant des rayons dorés dans la vapeur d'eau.
C'était l'heure de la réponse.

Elle sortit son stylo, retourna la lettre sur la planchette en bois, et écrivit au dos du parchemin du Calligraphe :

« Ô Gardien,
Hayy était seul. C'était facile pour lui d'entendre le silence de Dieu. Mais moi, je suis au milieu du bruit. Les klaxons, la musique dans les écouteurs, les débats à la télé, les cris des gens pressés.

Vous dites que j'ai la Fitra, la boussole interne. Mais une boussole devient folle quand on l'approche de trop d'aimants.
Si je trouve la Source, comment pourrai-je vivre ici, dans la ville de l'Oubli, sans devenir folle de solitude ? »

Elle sortit de la serre. Elle se sentait observée de nouveau. Elle balaya le parc du regard. Au loin, près de la Ménagerie, un homme âgé nourrissait des moineaux. Il portait un long manteau et, fait étrange, un feutre (chapeau) un peu démodé. Il leva la tête vers elle.
Il ne fit aucun signe. Il sourit simplement, un sourire triste et bienveillant, puis tourna les talons et disparut derrière les grilles de l'enclos des wallabys.

Nour se précipita vers la sortie, le cœur battant.
Était-ce lui ?
Non, c'était impossible. Il avait l'air trop... humain. Trop fragile. Elle imaginait le Calligraphe comme un géant intemporel.

Mais en marchant vers le métro Austerlitz, une pensée la traversa. Le Calligraphe lui avait dit : "La réalité visible est l'enveloppe."
Peut-être que les messagers de la Vérité ne ressemblent jamais à des anges glorieux. Peut-être ressemblent-ils à des vieillards qui nourrissent des moineaux dans le froid de Paris.

Ce soir-là, en rentrant, elle faillit trébucher sur un objet posé juste devant sa porte, sur son paillasson.

Ce n’était pas un manuscrit ancien. C’était une édition de poche moderne, toute simple. Le titre : *Le Discours décisif (Fasl al-Maqal)* d'Averroès.
Un post-it jaune était collé sur la couverture :

« Pour comprendre comment vivre dans la Cité sans trahir la Source. C'est la prochaine leçon. Demain, Institut du Monde Arabe. Niveau -2, la Salle Hypostyle. Cherche la forêt de colonnes. 16h00. »

Dans le prochain chapitre : Nour va explorer la grande tentative de réconciliation entre la loi religieuse (Shari'a) et la philosophie (Hikma). Elle découvrira qu'à l'époque où l'Europe brûlait parfois ses hérétiques, les philosophes andalous écrivaient des traités

pour prouver que "La vérité ne peut contredire la vérité". Le thème central sera : Comment être un citoyen moderne, rationnel, et un croyant sincère en même temps ? Une question vitale pour Nour, la jeune française musulmane.

Chapitre 5

Les Sœurs Jumelles

...la vérité ne peut pas contredire la vérité...

Il y a des bâtiments à Paris qui ne sont pas faits de pierres, mais de lumière et de mathématiques. L'Institut du Monde Arabe, posé au bord de la Seine comme un vaisseau d'argent, est de ceux-là.

Nour se tenait sur le parvis, la tête renversée vers la façade sud. Des milliers de diaphragmes métalliques, inspirés des moucharabiehs traditionnels, s'ouvraient et se fermaient mécaniquement selon l'intensité du soleil. On aurait dit des milliers

de paupières d'acier, ou des milliers d'iris d'appareil photo. Le bâtiment lui-même semblait vivant, respirant la lumière parisienne pour la transformer en motifs géométriques à l'intérieur.

« 16h00. Salle des Colonnes », avait dit le message.

Nour entra. L'intérieur était un labyrinthe de verre et de reflets. Elle prit l'ascenseur de verre jusqu'à l'étage du musée, traversant les niveaux comme on traverse des siècles.
La Salle des Colonnes, avec ses piliers serrés évoquant une forêt de palmiers ou les salles de prière des grandes mosquées andalouses, était plongée dans une pénombre studieuse.

Elle chercha le Calligraphe. Elle espérait presque voir une djellaba ou un turban. Mais il n'y avait que des touristes japonais et un groupe d'étudiants en architecture qui prenaient des notes.

C'est en s'approchant d'une vitrine exposant des astrolabes en laiton (ces vieux GPS des navigateurs arabes) qu'elle le vit. Pas l'homme, mais le message.
Glissé entre le verre de la vitrine et le socle de l'astrolabe, un papier plié en forme d'oiseau. Un origami blanc, fragile, incongru au milieu de ces instruments de précision.

Nour jeta un coup d'œil aux gardiens. Ils discutaient à l'autre bout de la salle.
D'un geste vif, elle attrapa l'oiseau de papier.

Elle chercha un endroit tranquille. Elle trouva une banquette en cuir face à la grande baie vitrée qui donnait sur la cathédrale Notre-Dame, de l'autre côté du fleuve. La vue était spectaculaire : la rencontre entre le Paris médiéval catholique et ce bâtiment de métal et de verre arabisant. C'était exactement le sujet du jour.

Elle déplia l'oiseau. Le papier était couvert d'une écriture dense.

Salam, chercheuse de vérité,

Regarde par la fenêtre. Tu vois Notre-Dame ? Au XIIIe siècle, Le Quartier Latin était en émoi. L'Église avait peur. De nouveaux livres arrivaient d'Espagne et de Sicile, traduits de l'arabe vers le latin. Ces livres parlaient de logique, de physique, de métaphysique. Ils

contenaient la pensée dangereuse, précise, tranchante d'un homme : Aristote.

L'Église se demandait : Peut-on être chrétien et croire en la logique d'Aristote ? La Foi n'est-elle pas suffisante ? La Raison n'est-elle pas une ennemie qui sème le doute ?

Pour répondre à cette peur, il a fallu un homme. Un géant venu de Cordoue. On l'appelait Ibn Rushd. Les Latins l'ont nommé AVERROÈS.

Nour, tu vis une époque étrange. À la télévision, on te dit souvent que l'Islam et la Raison sont incompatibles. Que pour être moderne, il faut cesser de croire. Et certains imams te disent l'inverse : que pour être un bon croyant, il faut cesser de trop réfléchir,

que la philosophie (Falsafa) est la porte de l'enfer.

Averroès est venu détruire ce faux dilemme.

Il était Cadi (juge suprême) à Cordoue, mais aussi médecin et philosophe. Pour lui, le Coran n'était pas un livre de magie. C'était un livre qui ordonne l'usage de l'intelligence. Quand le Texte dit : « Regardez le Royaume des Cieux et de la Terre », Averroès dit : « C'est un ordre juridique. Il est obligatoire pour le croyant d'étudier la science et la philosophie. »

Pourquoi ?
Voici son argument, qu'il a écrit dans son Fasl al-Maqal (Le Discours Décisif), le livre que j'ai déposé sur ton lit :

L'Univers est l'œuvre de l'Artisan (Dieu).

Plus on comprend comment l'œuvre est fabriquée, plus on admire l'Artisan.

La Philosophie et la Science ne sont rien d'autre que l'étude de la fabrication de l'œuvre.

Conclusion : La Philosophie est le meilleur chemin pour connaître et admirer Dieu.

Pour Averroès, la Révélation (le Coran) et la Raison (la Philosophie) sont des « Sœurs jumelles ». Elles se nourrissent du même lait : la Vérité (Al-Haqq).

Et voici la règle d'or qu'il nous a laissée, Nour. Grave-la dans ton esprit pour les jours de doute :

« La Vérité ne peut pas contredire la Vérité. Elle s'accorde avec elle et témoigne en sa faveur. »

Si la géométrie ou la logique te prouvent une réalité (comme la rondeur de la terre), aucun Texte sacré ne peut la contredire. Car la Création est un livre ouvert de Dieu, et le Coran un livre écrit. La Vérité ne peut pas contredire la Vérité. Si un verset semble heurter ta raison, c'est qu'il faut en chercher le sens allégorique. L'Islam n'est pas venu pour éteindre ton cerveau, mais pour l'éclairer et Dieu ne ment pas dans sa Création.

Il n'y a pas "deux vérités" (l'une pour le vendredi à la mosquée et l'autre pour le lundi au labo de physique). Il n'y a qu'une seule Vérité, vue sous deux angles.

Thomas d'Aquin, ce moine chrétien, a lu Averroès. Il a été bouleversé. Il a compris grâce au "Commentateur" musulman qu'on pouvait concilier la foi et la raison. C'est sur les épaules d'Averroès que s'est bâtie une partie de la Renaissance intellectuelle de l'Europe.

Aujourd'hui, quand tu révises tes maths, tu pries. Quand tu cherches à comprendre les étoiles, tu pries. Ne laisse personne te dire que ton cerveau est l'ennemi de ton cœur.

Mais attention... Averroès parlait de la Raison. Il était un maître de la Loi. Il nous a donné le cadre, les murs de la maison.
Cependant, la maison est-elle meublée ? A-t-elle chaud en hiver ?
La logique pure est un palais de glace : elle est magnifique, transparente, mais on peut y mourir de froid.

Tu as l'Intelligence. C'est bien. Mais l'oiseau a besoin de deux ailes pour voler. Si la Raison est l'aile gauche, quelle est l'aile droite ?

Signé : L'Ami de Cordoue.

Nour replia la lettre avec soin. Elle se sentit envahie d'une gratitude immense envers cet Ami de Cordoue.

Combien de fois s'était-elle sentie coupée en deux ?
À l'école, on se moquait parfois de la foi ("un truc du Moyen Âge"). À la mosquée, certains prêches lui semblaient déconnectés de la réalité scientifique qu'elle apprenait. Elle se sentait obligée de choisir son camp.
Averroès venait de lui dire : Tu n'as pas à choisir. Tout est Un.

— Alors, as-tu trouvé les sœurs jumelles ?

Nour pivota sur la banquette. C’était encore lui. Léo.
Il portait cette fois une écharpe rouge nouée lâchement et tenait un gobelet de café en carton de la machine du couloir. Il semblait faire partie du décor, comme s'il vivait dans les lieux de savoir de Paris.

— Léo ? Mais tu habites dans les bibliothèques ou quoi ?
Léo sourit, ses yeux clairs se plissant malicieusement.
— Pas loin. Et puis, je savais que tu viendrais. C'est le circuit logique, non ? Après les bouquinistes et les textes grecs, il fallait bien passer par ici pour récupérer la transmission vers l'Occident. C'est ici que l'Europe a réappris à lire ses propres racines grecques, grâce aux traductions arabes.

Nour lui montra l'origami déplié.
— Tu connais Averroès ?
— Un peu. Le grand conciliateur. Celui qui a dit qu'on avait le droit d'utiliser son cerveau sans aller en enfer. C'est ton ami invisible qui t'en parle ?

Nour hocha la tête. Elle regarda Notre-Dame à travers la vitre, puis se tourna vers Léo.

— Tu sais ce qui m'a frappée ? dit-elle. Il écrit que la logique pure est un "palais de glace".

— Il n'a pas tort, dit Léo en buvant une gorgée de café. J'adore la philo. J'adore décortiquer les concepts. Mais parfois... le soir, quand je rentre dans ma chambre de bonne, je me sens vide.

— Pourquoi ? demanda Nour.

— Aristote t'explique que Dieu est le "Premier Moteur Immobile". Une cause logique nécessaire pour faire bouger les planètes. C’est brillant. Mais on ne prie pas une cause logique, Nour. On ne pleure pas devant un "Moteur". Ça ne me console pas si je suis triste. Ça ne m'aide pas à aimer. Léo venait de mettre le doigt dessus. La

raison, c’était la structure. La plomberie. L’électricité. Mais ce n’était pas la vie de la maison.
Nour se souvint de la fin de la lettre. L'oiseau a besoin de deux ailes.
Si la Raison est l'une des ailes, quelle est l'autre ?

— L'Intuition ? proposa Léo.
— L'Amour ? tenta Nour.
Rque : l'amour ? c'est dans le contexte

Un silence confortable s'installa entre eux, suspendus au-dessus de Paris, entourés par la géométrie arabe qui filtrait la lumière française.

Soudain, une alarme incendie — ou un test technique — retentit dans le bâtiment. Un son strident qui fit sursauter tout le monde.

Les gens commencèrent à se lever pour évacuer les salles. C’était une fausse alerte, sans doute, mais cela brisait le moment de calme.
— On dirait qu'on nous met dehors, dit Léo en se levant.

Ils descendirent ensemble. Sur le parvis, alors que la foule se dispersait, Nour vit quelque chose au sol, là où elle s'était tenue en arrivant.
Dessiné à la craie blanche sur les dalles grises, il y avait un symbole.
Un cercle tourbillonnant. Comme la robe d'un derviche tourneur vu du ciel.

Et à côté, tracé rapidement : "Tourne vers l'Est."

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Léo en regardant le dessin au sol.
Nour sourit. Elle comprenait. La lettre parlait de glace et de chaleur. D'esprit et de cœur.
Elle regarda vers l'Est.
— Averroès était le juge, le juriste, le philosophe, dit Nour doucement. Il a construit les murs pour protéger la raison. Mais maintenant, il faut décorer le palais. Il faut y mettre le Feu.
— Le feu ? répéta Léo, perplexe.
— Le feu de l'Amour divin. La prochaine étape, ce ne sont plus les savants. Ce sont les amoureux. Les Mystiques.

Elle sortit son téléphone et vérifia l'orientation. L'Est.
— Léo, tu connais Rûmi ?

— Le grand poète mystique ? Celui qui est lu dans le monde entier ?
— Oui. Il a une parole magnifique : « La lampe de la Raison s'arrête au seuil de la maison de l'Amour. Pour entrer, il faut devenir Papillon et se jeter dans la flamme. »
Nour sentait une énergie nouvelle. Averroès l'avait rassurée intellectuellement. Son cerveau était satisfait.
Mais maintenant, son âme réclamait sa part. Elle savait où la prochaine lettre l'attendrait. Elle avait vu l'affiche dans le hall de l'IMA en entrant.
— Demain soir, dit Nour. Il y a une représentation exceptionnelle de Derviches Tourneurs au Théâtre de la Ville. Je parie que le Calligraphe y sera.

— Je peux venir ? demanda Léo. J'aimerais bien voir comment tu fais fondre la glace.

Nour acquiesça. Elle sentait que ce voyage n'était plus solitaire.
Le Calligraphe, Sophie (le livre qu'elle lisait le soir), et maintenant Léo. Les fils se tissaient.

Alors qu'elle s'éloignait vers le métro, elle vit, collée sur un poteau publicitaire, une petite affichette annonçant une conférence. Le visage d'un homme au regard perçant, coiffé d'un turban conique. Le titre : Rûmi : La religion de l'Amour.
Le bas de l'affiche était légèrement déchiré, mais on pouvait lire une note manuscrite au marqueur noir :
"La raison cherche, mais seul le cœur trouve."

Nour sourit. La piste continuait.

Chapitre 6

Le Roseau et le Feu

...les jambes des logiciens sont de bois, les jambes des amoureux sont des ailes...

Le Théâtre de la Ville, place du Châtelet, est un carrefour bruyant où se croisent les touristes, les skateurs et le flot incessant des voitures. Mais ce soir-là, une étrange sérénité semblait s'être glissée par les portes du bâtiment.

Nour et Léo firent la queue au milieu d'une foule hétéroclite : des intellectuels parisiens, des familles d'origine maghrébine ou turque, et des étudiants en quête de spiritualité.
Sur l'affiche, un titre sobre : « Sama' : Le Souffle du Ney ». Ce n'était pas présenté

comme un simple concert, mais comme une « audition spirituelle ».

— C'est quoi exactement, le Ney ? demanda Léo en tendant leur billet à l'ouvreuse.
— Une flûte en roseau, répondit Nour. Mon grand-père disait que c'est l'instrument qui pleure parce qu'on l'a coupé de sa racine. Il a la nostalgie de la roselière.
— Joyeux, commenta Léo.
— Ce n'est pas une nostalgie triste, corrigea Nour. C'est une nostalgie... qui brûle. Qui donne envie de bouger.

Ils s'installèrent au balcon. La salle plongea dans le noir.
Sur scène, pas d'orchestre symphonique, pas de pupitres. Juste quatre hommes assis en tailleur sur des tapis, vêtus de tuniques

blanches, et au centre, un derviche tourneur, immobile, enveloppé dans une cape noire.

La musique commença. Ce fut d'abord un souffle, rauque, venteux, une vibration qui semblait venir du fond des âges. Puis la mélodie s'éleva, déchirante et douce à la fois.
Nour ferma les yeux. Les syllogismes d'Averroès, la logique d'Aristote, la froide géométrie qu'elle apprenait au lycée, tout cela semblait soudain solide, certes, mais... sec. Comme de la pierre.
Cette musique, elle, était liquide. Elle parlait une langue que Nour comprenait sans avoir besoin de dictionnaire. Elle parlait de séparation et de retrouvailles.

À la moitié du spectacle, le derviche laissa tomber sa cape noire (symbole de la tombe

et de l'ego sombre) pour apparaître en robe blanche (l'âme pure). Il commença à tourner. La main droite levée vers le ciel pour recevoir la grâce, la main gauche tournée vers la terre pour la transmettre aux hommes. Il n'était plus une personne. Il était un axe. Une planète autour d'un soleil invisible.

C'est à cet instant précis que Nour sentit quelque chose glisser sur ses genoux.
Ce n'était pas un voisin maladroit.
Elle baissa les yeux dans la pénombre. Sur sa robe, quelqu'un avait déposé une longue tige fine, enveloppée de papier de soie violet.

Elle tourna la tête. Le siège à sa gauche était vide.
Léo, à sa droite, était hypnotisé par la scène.

Nour prit l'objet. C’était léger, creux. C'était un morceau de roseau, coupé et percé. Une flûte rudimentaire.
À l'intérieur du tube creux, une feuille de papier roulée.

Nour attendit que les applaudissements tonitruants marquent l'entracte pour extraire le message.
Elle et Léo sortirent dans le hall du théâtre.
— C'était... intense, souffla Léo, qui avait l'air un peu sonné. J'ai eu la tête qui tournait rien qu'à le regarder. J'ai presque failli oublier Descartes.
— Regarde, dit Nour en déroulant le papier.

Léo s'approcha. L'écriture était cette fois d'un rouge carmin, la couleur de la passion, mais aussi du sang qui afflue au cœur.

Ô toi qui écoutes la musique,

Hier, tu as rencontré le Juge (Averroès). Il t'a dit : « La Loi divine et la Raison ne peuvent se contredire. » C'est vrai. Mais est-ce suffisant ?
Un homme peut respecter toutes les lois du code de la route, connaître le fonctionnement du moteur par cœur, et pourtant ne jamais savoir où il veut aller.

Les philosophes, comme Aristote ou Averroès, ont essayé d'atteindre la Lune en empilant des échelles. C'est solide. C'est prudent. C'est la voie des Savants.
Mais Jalaluddin Rûmi, le prince des poètes de l'Islam (qui vivait en Turquie au XIIIe siècle), a dit : « Pourquoi prendre l'échelle quand on t'a donné des ailes ? »

Il te propose la voie des Amoureux.

Imagine deux voyageurs qui veulent aller à la Mecque. Le premier prend une carte, une boussole, des provisions, calcule les distances, étudie le terrain. Il mettra des mois. Il arrivera peut-être, fatigué, fier de son effort. Le second voyageur... tombe éperdument amoureux du Maître de la Maison. Il est tellement ivre de cet amour qu'il oublie qu'il marche. Il oublie ses pieds. La distance disparaît. Il est aspiré vers le but.

Le soufisme (Tasawwuf), Nour, n'est pas une nouvelle religion. C'est le cœur de l'Islam. C'est passer de « Je crois que Dieu existe » (Théologie) à « Je sens Sa présence » (Expérience).

C’est la différence entre lire le mot "Feu" sur un papier, et mettre ta main dans la flamme. Le mot ne brûle pas. L'expérience te transforme en cendres.

Voici le grand secret de Rûmi :
L'univers ne tourne pas par la force de gravité, comme le croira Newton. Il tourne par la force de l'Amour (Ishq).
Chaque atome cherche à retrouver son origine. Ta propre nostalgie, ce sentiment de vide que tu as ressenti à Paris, n'est pas une dépression. C'est l'appel du retour.

Mais attention, petite flûte. L'Amour sans la Raison est une folie destructrice. Le Vin spirituel doit être versé dans une Coupe. Si tu n'as pas la coupe de la Loi (les règles, la

structure, la prière, les limites), le vin se répand par terre et se perd dans la boue.
Ne rejette pas Averroès. Tu as besoin de lui pour tenir la coupe. Mais c'est Rûmi qui verse le vin.

Ton défi, Nour, est immense : Peux-tu avoir les pieds solidement ancrés dans la Loi rationnelle, et le cœur qui tourne dans le ciel de l'Amour ?
C'est cela, être un être humain complet.

Signé : Le Porteur d'Eau.

— "Les pieds sur terre et la tête dans les étoiles", résuma Léo en lisant par-dessus l'épaule de Nour. C'est poétique, mais c'est dangereux, non ? Si on ne suit que l'amour, on peut faire n'importe quoi.

Nour caressa le bois du roseau.
— C'est pour ça qu'il parle de la Coupe, dit-elle pensivement. La Coupe, c'est la structure. Les rituels, la raison, les interdits. C'est rigide, c'est froid, comme la loi. Mais si tu n'as pas de coupe, tu ne peux rien boire.
Elle repensa au derviche tourneur.
— Tu as vu le danseur, Léo ?
— Oui ?
— Il ne bougeait pas dans tous les sens comme dans une rave-party. Ses mouvements étaient ultra-précis. Ses pieds ne décollaient jamais du sol. Il y a une rigueur mathématique dans sa danse. C'est parce qu'il est rigoureux qu'il peut atteindre l'ivresse. L'un ne va pas sans l'autre.

Léo s'appuya contre une colonne du hall, l'air songeur.

— C'est marrant. En Occident, après le Moyen Âge, on a cassé la Coupe. On a dit : "À bas les dogmes, à bas les rituels". Et on s'est retrouvé avec la raison toute nue. Et puis plus tard, avec les romantiques et les hippies, on a essayé de boire le vin sans coupe, juste pour "kiffer".
— Et on en a mis partout par terre, conclut Nour avec un petit sourire.

Un homme passa près d'eux. Il tenait un programme du spectacle. En passant, il fit tomber intentionnellement, mais discrètement, une petite carte de visite aux pieds de Nour, sans s'arrêter.
C’était un homme banal, en costume de ville, peut-être un expert-comptable ou un prof. Absolument rien de mystique.

Nour ramassa la carte. Au verso, pas d'adresse chic du centre de Paris, mais des instructions gribouillées au marqueur noir :

Porte de Clignancourt.

Marché aux Puces. Allée 4, Stand 12.

Demain matin.

Ne cherche pas le Beau. Cherche le Réel.

Nour montra la carte à Léo.

Le garçon remonta son écharpe, surpris.

— Saint-Ouen ? Les Puces ? s'étonna-t-il. Après la danse des anges et la haute théologie, on va faire les brocantes ?

— Apparemment, dit Nour en rangeant précieusement le papier. Il semble que la prochaine leçon se trouve au milieu du désordre.

— Je viens avec toi, déclara Léo. J'aime bien chiner. Et puis, je ne te laisse pas aller toute seule là-bas un dimanche matin.

— D'accord, sourit Nour. À demain, Léo.
En descendant dans le métro, elle sentait que le Calligraphe venait de changer radicalement de méthode. Fini le ciel et les étoiles. Retour sur terre.

Chapitre 7

Les Cadres Vides

...L'étiquette n'est pas le contenu, et la carte n'est pas le territoire...

Le lendemain matin, le ciel au-dessus de la Porte de Clignancourt était bas et lourd, chargé de cette grisaille parisienne qui semble faite de suie et de vieux zinc. Nour et Léo s'enfoncèrent dans le dédale du Marché aux Puces. Après la grâce aérienne des Derviches la veille, le choc était rude. Ici, c'était le royaume de la matière brute. Un océan d'objets sans lien apparent : des dentelles anciennes posées sur des moteurs de mobylette rouillés, des vinyles de jazz craquelés empilés sur des services en porcelaine ébréchés.

Ils arrivèrent enfin devant le Stand 12, dans une allée couverte du Marché Paul Bert. C'était une échoppe étrange, tenue par un homme muet au visage de bouledogue qui lisait son journal sans lever les yeux.
Le stand ne vendait qu'une seule chose : des cadres.
Il y en avait des centaines. Dorés, en bois brut, baroques, minuscules ou immenses. Ils s’empilaient du sol au plafond. Mais le plus frappant, c'était l'absence. Il n’y avait aucune toile. Aucune photo. Aucun miroir. Rien que des frontières encadrant le vide.
Au milieu de cette quincaillerie, sur une étagère basse, Nour avisa une vieille boîte en fer blanc rouillée. Sur le couvercle lithographié, on lisait encore : « GALETTES FINES – PUR BEURRE ».
Une intuition traversa Nour. D'un geste décidé, elle souleva le couvercle.

À l'intérieur, pas de galettes. Pas d'odeur de beurre. La boîte était remplie à ras bord de vieux boulons gras, de vis tordues et de clous.

Au milieu des boulons, une enveloppe en papier kraft, épaisse, tachée de cambouis.

Nour l'ouvrit. Cette fois, l'écriture n'avait plus rien de la calligraphie élégante des jours précédents. C'était une écriture noire, nerveuse, une écriture de combat.

« À celle qui cherche la vérité,

Hier, tu nageais dans l'ivresse de Rûmi. C'est beau. Mais c'est dangereux. À force de regarder le Ciel, on oublie le trou devant ses pieds.

Tu regardes cette boîte. L'étiquette dit "Biscuit". La réalité dit "Boulon". Si tu manges en te fiant à l'étiquette, tu te casseras les dents.

Il y a un homme, Ibn Taymiyya, qui a pris un marteau intellectuel pour briser les idoles mentales. Il a dit : "Les Universels n'existent pas à l'extérieur. Ils n'existent que dans la tête."

Dieu n'a pas créé "Le Fruit" en général. Il a créé cette pomme précise, unique, avec ses défauts.

N'enferme pas ta foi dans des concepts abstraits. Ta spiritualité doit être capable de tenir le choc du réel, comme ce métal. »

— Nominalisme... murmura Léo en lisant par-dessus son épaule. C'est dingue. C'est la base de la science moderne : observer l'objet précis plutôt que de disserter sur le concept.

Nour regarda les cadres vides autour d'elle.

— Je comprends, dit-elle. Les étiquettes "Musulmane", "Intello", "Banlieusarde"... ce sont juste des cadres. Si je les enlève, il

reste moi. Juste moi. Et c'est là que Dieu regarde.

Elle s'approcha du vendeur et acheta un petit cadre en bois brut pour quelques euros. En sortant du marché, Léo lui demanda :

— Tu vas mettre une photo de nous dedans ?

— Non, répondit Nour. Je vais le laisser vide. Pour me rappeler chaque jour que la Vie déborde toujours du cadre.

En arrivant au bout de l'allée, son téléphone vibra. Une nouvelle adresse s'afficha, suivie d'une instruction précise qui fit frissonner Nour :

"Demain. 17h00. L'Atelier. 74, Rue des Archives. La porte bleue.
Venez seule. Certains secrets se chuchotent."

Chapitre 8

Le Goût du Citron

...on ne connaît le feu qu'en s'y brûlant...

Nour se tenait devant le 74, rue des Archives. C'était un très bel immeuble du XVIIe siècle dans le quartier du Marais, avec une façade de pierre sculptée. La porte cochère était peinte d'un bleu profond, un bleu Majorelle, qui jurait magnifiquement avec la grisaille parisienne.

Son cœur battait fort. Pour la première fois, elle venait seule. Elle avait dû insister auprès de Léo pour qu'il ne l'accompagne pas, respectant la consigne du message reçu aux Puces.

Elle composa le code sur le digicode. La porte s'ouvrit avec un déclic.

Elle entra. Elle s'attendait à un hall d'immeuble classique. Ce qu'elle trouva, ce fut une cour pavée silencieuse. Et au fond de la cour, une boutique ancienne, une librairie-papeterie qui semblait hors du temps.
L'enseigne en bois peint disait simplement : L'ATELIER.
À travers la vitre poussiéreuse, elle vit des montagnes de livres, des rouleaux de papier, des pots de céramique. Au fond, debout derrière un établi incliné, un homme était en train d'aiguiser un calame (un roseau taillé) avec un petit couteau.
Nour poussa la porte. Une clochette tinta. Une odeur d'encre, d'ambre et de thé à la menthe envahit ses narines.
L'homme releva la tête. Ce n'était ni le vieillard du Jardin des Plantes, ni le type en costume du théâtre. C'était un homme d'une quarantaine d'années, au visage lisse et

lumineux, habillé d'une simple chemise en lin et d'un tablier de cuir taché d'encres de toutes les couleurs.

Il posa son roseau. Il sourit. Un sourire bienveillant qui atteignait ses yeux.

— Salam, Nour, dit-il d'une voix calme. Je t'attendais. Entre. Le thé est prêt. Je suis Hakim.

Nour entra. Elle était au cœur du labyrinthe. Et pour la première fois, elle eut l'impression que l'auteur des lettres n'était plus une entité abstraite, mais un maître vivant.

Hakim servit le thé dans deux verres posés sur un coin de l'établi. Il le versa de haut, créant une fine mousse dorée.

— Assieds-toi, dit-il en désignant un tabouret haut.

— Vous êtes le Calligraphe ? demanda-t-elle timidement.

— Je ne suis qu'un scribe, Nour. Je copie ce qui a été écrit avant moi. Mais aujourd'hui, nous allons parler d'un sujet difficile. Nous avons parlé d'Harmonie, de Lumière, d'Amour et de Réalité brute.

Il la regarda avec gravité.

— Aujourd'hui, nous allons parler du moment où la machine se casse. Du moment où Dieu semble se taire. Nous allons parler du Grand Doute. Celui qui a brisé le dos de l'Imam Al-Ghazali.

Il se tourna vers une petite étagère et prit un objet jaune vif. Un citron.

— Nour, dit Hakim en posant le fruit devant elle. Tu peux analyser ce citron, m'en donner la formule chimique, le décrire poétiquement. Mais dis-moi... comment peux-tu savoir ce qu'est l'acidité, *vraiment* ?

Nour prit le citron. Elle devinait où il voulait en venir.

— En le goûtant.
— Vas-y.
Elle mordit dans la pulpe. Ses yeux se plissèrent, ses glandes salivaires s'affolèrent. L'acidité explosa dans sa bouche, une sensation vive, indéniable, immédiate.

— Voilà, dit Hakim doucement. Ça, c'est le Dhawk. Le Goût.
Il reprit sa place.
— C'est ce qu'Al-Ghazali a découvert. La raison sert à définir, à classer, à voyager jusqu'à la porte. Mais seule l'expérience directe te permet de franchir le seuil. Savoir que le feu brûle est une chose (science). Être brûlé en est une autre (expérience). La certitude de Dieu ne se trouve pas à la fin d'une équation, Nour. Elle se trouve quand Dieu jette une lumière dans ton cœur qui te

fait goûter Sa présence. Ce n'est plus une hypothèse. C'est une saveur.

Nour regardait le demi-citron à peine entamé.

— Alors... la raison ne sert à rien ?
— Si ! s’exclama Hakim. Elle est indispensable. Sans elle, tu goûterais n'importe quoi. Tu prendrais du poison pour du sucre. La raison est ton garde du corps. Elle doit te protéger de la superstition et du délire. Mais le garde du corps ne doit pas devenir le Roi. Le Roi, c'est le Cœur (Al-Qalb).

Hakim pointa sa propre poitrine.
— En Occident, quand on dit "Cœur", on pense "Émotion, sentiment, romantisme".

En Islam, le Cœur est un organe de connaissance. C'est un œil suprasensible capable de voir ce que la raison ne peut pas calculer. Al-Ghazali a réconcilié les deux : la logique la plus stricte, et la mystique la plus profonde.

Il se dirigea vers le comptoir et écrivit quelque chose sur une belle feuille de papier à grains, à l'aide de son calame.
— Ton amie Sophie est bloquée chez Descartes, dit-il sans se retourner, comme s'il lisait le livre à travers les murs. Descartes a dit : Je pense donc je suis. Il s'est replié sur son cerveau pour prouver qu'il existait.
Il tendit la feuille à Nour. L'encre brillait encore.
C'était écrit en arabe et en français :

لست ما أفكر فيه. أنا ما أذوقه

وطعم الوجود هو الدليل الوحيد على الوجود

Je ne suis pas ce que je pense. Je suis ce que je Goûte.
Et la saveur de l'Être est la seule preuve de l'existence.

— Garde ça, dit Hakim. Et donne ça à ton ami qui t'attend dehors. Je crois qu'il aime Thomas d'Aquin. Il a besoin de comprendre que même Thomas d'Aquin, à la fin de sa vie, après avoir écrit des milliers de pages de théologie, a eu une expérience mystique. Après cela, il a posé sa plume et il a dit : "Tout ce que j'ai écrit n'est que de la paille par rapport à ce que j'ai vu."

Nour rangea le papier.
— Vous savez que Léo est là ?

— La porte est bleue, mais mes vitres ne sont pas teintées, sourit Hakim. Allez, file. L'heure tourne, et tu as une vie d'adolescente à vivre, pas une vie d'ermite. Mais n'oublie jamais le citron.

Nour sortit de L'Atelier, un peu éblouie par la lumière du jour après la pénombre de la boutique. La rue des Archives était animée. Léo l'attendait au café d'en face, un Perrier devant lui, l'air anxieux. Il se leva dès qu'il la vit.
— Alors ? Tu es toujours vivante ? Tu n'as pas été enrôlée dans une secte secrète ?
Nour s'assit en face de lui, un sourire mystérieux aux lèvres. Elle se sentait plus vieille que lui de cent ans, et pourtant plus vivante que jamais.

— C'est mieux que ça, Léo. Il m'a appris la différence entre lire le menu et manger le repas.
Elle lui raconta l'histoire d'Al-Ghazali, le doute, le silence, et le retour par le "Goût".
Léo écoutait, fasciné.
— C'est dingue, dit-il. En cours, on nous présente toujours la théologie comme du pur dogmatisme. "Crois et tais-toi". Mais là... c'est de l'empirisme radical. C'est l'expérience avant tout.
— Oui, dit Nour. C'est une science. La science de l'intérieur.

Elle regarda les passants. Combien parmi eux se contentaient de lire le menu de leur vie sans jamais rien goûter ?
Soudain, une question traversa l'esprit de Nour.

Si tout cela était vrai, si la certitude venait du cœur... pourquoi le monde semblait-il si injuste ? Si Dieu est la "Réalité", pourquoi la réalité est-elle remplie de souffrance, de guerre, de chaos ?
C'était la question qui faisait trébucher tout le monde. Le problème du Mal.
Son téléphone ne vibra pas tout de suite. Mais elle savait que le prochain message ne tarderait pas. On ne peut pas parler de Dieu sans parler de la douleur du monde.

Alors qu'ils se levaient pour partir, Nour vit une affiche collée sur un lampadaire, une publicité pour une association humanitaire montrant un enfant au milieu des ruines d'une ville bombardée. Sous l'affiche, quelqu'un avait tagué au marqueur noir, d'une main rageuse : "Où est-Il ?"

Nour fixa le graffiti. C'était la question de Léo. C'était la question de Sophie. C'était sa question.

Nour s'assit en face de lui, un sourire mystérieux aux lèvres. Elle se sentait plus vieille que lui de cent ans, et pourtant plus vivante que jamais.
— C'est mieux que ça, Léo. Il m'a appris la différence entre lire le menu et manger le repas.
Elle lui raconta l'histoire d'Al-Ghazali, le doute, le silence, et le retour par le "Goût". Léo écoutait, fasciné.
— C'est dingue, dit-il. C'est de l'expérience avant tout.
— Oui, dit Nour. C'est une science. La science de l'intérieur.

Elle regarda les passants. L'heure de pointe commençait à agiter le quartier du Marais. Les voitures klaxonnaient, les piétons se pressaient. La douce atmosphère de l'Atelier commençait déjà à se dissiper.

— On ferait mieux de bouger, dit Léo en consultant sa montre. Il faut que je rentre, et la ligne de métro va être bondée. Tu as le courage d'affronter la jungle ?

Nour hocha la tête, confiante. Elle avait le "Goût" du citron sur la langue. Elle pensait que rien ne pouvait perturber sa paix intérieure.

Elle avait tort. La sagesse des livres est une chose, mais la réalité des souterrains parisiens en est une autre.

Ils se levèrent et se dirigèrent vers la bouche de métro.

Chapitre 9

Les Trois Loups

...si tu ne diriges pas ton âme, c'est elle qui te traînera...

Le métro parisien à dix-huit heures est une expérience sociologique brutale. La Ligne 6, qui traverse la Seine sur un viaduc aérien, ressemble souvent à une bétaillère où l'on entasse des costumes-cravates fatigués et des étudiants en sueur.
Nour et Léo étaient comprimés contre la vitre alors que la rame traversait le fleuve vers le quai de la Gare. L’air était vicié. Dehors, les lumières de Bercy clignotaient.
Soudain, un cri éclata au bout du wagon.

— Tu peux pas faire attention, imbécile ?!
Un homme en parka venait de bousculer violemment une femme âgée en essayant d'entrer avant la fermeture des portes. Les insultes fusèrent. La tension monta d'un cran. Une électricité malsaine, faite d'agressivité contenue, parcourait la rame.
Nour sentit son cœur s'accélérer. Une bouffée d'angoisse et de colère lui monta à la gorge. Elle avait envie de crier, elle aussi. Ou de pleurer.
— Homo homini lupus, murmura Léo à son oreille, essayant de couvrir le bruit de la dispute. L'homme est un loup pour l'homme. Hobbes avait raison. Ou Freud.
— Freud ? demanda Nour, les yeux rivés sur les lumières de la ville qui défilaient dehors.
— Oui. Sigmund Freud. Pour lui, nous sommes des cocottes-minute remplies de pulsions animales. La société, c'est le

couvercle. Parfois, le couvercle saute, comme là-bas. On est condamnés à la névrose pour ne pas être des sauvages.
Le métro sortit du tunnel vers la station Quai de la Gare. Le ciel était violet.
C'est alors que Nour vit le signe.
Sur la vitre de séparation en plexiglas, juste devant son nez, quelqu'un avait collé un autocollant carré, semblable aux avertissements officiels de la RATP ("Ne pas mettre les mains sur la porte"). Mais le graphisme était subtilement différent.
On y voyait la silhouette d'un cavalier essayant de maîtriser un cheval cabré.
Et en dessous, une simple adresse web écrite au marqueur indélébile sur le plastique : *www.les-trois-visages.com*
Nour sortit son téléphone. Le réseau revint juste à temps. Elle tapa l'adresse.

Une page noire s'afficha, avec un texte en blanc, écrit dans la typographie du Calligraphe.

À celle qui étouffe,
Tu regardes autour de toi et tu vois la colère. Tu sens cette boule noire dans ton ventre, cette envie de hurler, ou cette peur panique. Ton ami rationnel te dira que c'est ton "Inconscient", ton "Ça". Il te dira que tu es un animal civilisé par la peur de la police.
C'est une vision désespérante, Nour. Elle te condamne à une guerre civile perpétuelle à l'intérieur de ta propre tête.
L'Islam t'offre une autre carte géographique. Une carte pour sortir du labyrinthe.
Ce que tu ressens n'est pas "Toi". C'est ton *Nafs* (l'Âme/l'Ego). Et le secret, c'est que ce Nafs n'est pas un bloc de béton. C'est une

matière vivante qui évolue. Il a trois visages, comme trois étages d'une fusée.

Niveau 1 : Nafs al-Ammara (L'Âme Incitatrice au Mal)
C'est le loup sauvage. C'est la voix qui te dit : "Moi ! Moi ! Moi !", celle qui veut consommer, dominer, se venger. C'est la gravité terrestre qui te tire vers le bas. Quand l'homme du métro crie, c'est son *Nafs Ammara* qui a pris le volant. Si tu restes ici, tu es esclave de tes hormones et de tes caprices.
Niveau 2 : Nafs al-Lawwama (L'Âme qui se Blâme)
C'est là où tu es, Nour. C'est la zone de combat. C'est le moment où, après t'être mise en colère, tu te regardes dans la glace et tu dis : "Pourquoi j'ai fait ça ? Je vaux mieux que ça."

Ce regret n'est pas une faiblesse. C'est le début de la lumière. C'est la conscience qui se réveille. C'est douloureux, comme un muscle qui travaille, mais c'est le signe que tu es vivante. Le psychologue occidental appelle ça la culpabilité. Le Sage l'appelle le nettoyage.

Niveau 3 : Nafs al-Mutma'inna (L'Âme Apaisée)

C'est le sommet de la montagne. Le cheval est dompté. Il ne rua plus. Il porte son cavalier docilement vers l'horizon. Ici, il n'y a plus de guerre civile. Ta volonté et celle de l'Univers (Dieu) ne font plus qu'une. Tu deviens "Sakinah" (Paix profonde).

Ne crois pas Freud quand il te dit que la paix est impossible.

Ne crois pas que ta "crise d'adolescence" est une fatalité chimique.

Tu es le Cavalier. Ton ego est le Cheval.

Le problème n'est pas que le cheval soit fort.
Le problème, c'est : qui tient les rênes ?
Exercice : La prochaine fois que la colère monte, ne la refoule pas. Regarde-la comme on regarde un chien qui aboie, et dis-lui doucement : "Assis". Tu n'es pas le chien. Tu es le Maître.

Signé : Le Dompteur.

Le métro s'arrêta à Place d'Italie. La dispute s'était calmée. Les portes s'ouvrirent. L'air frais du soir s'engouffra.

— Ça va ? demanda Léo, voyant que Nour rangeait son téléphone avec un air concentré.

— Ça va, dit Nour.

Elle inspira profondément, visualisant le cheval cabré dans sa poitrine. Elle ne se sentait plus victime de l'ambiance.

— Léo, tu sais ce qui manque à Freud ?

— Un bon cigare ?
— Non. L'espoir. Il pense qu'on est condamnés à gérer nos démons. Mais le texte dit qu'on peut les transformer en anges. Elle descendit sur le quai, légère. Elle venait de comprendre que le Djihad, ce mot qui faisait peur à tout le monde aux informations, signifiait en réalité "Effort". Et que le plus grand des combats se livrait là, maintenant, entre la station de métro et la sortie, contre sa propre impatience.

En sortant enfin à l'air libre, apaisée d'avoir dompté son "loup", Nour tomba nez à nez avec une affiche collée sur un lampadaire. Une publicité pour une association humanitaire montrant un enfant au milieu des ruines. Sous l'affiche, le tag rageur au marqueur noir : "Où est-Il ?"

Nour rentra chez elle, hantée par cette question. Le graffiti réclamait une réponse immédiate, mais son téléphone vibra pour une tout autre invitation.

« Demain matin. Les Puces de Saint-Ouen. Allée 4. Stand 12. Ne cherche pas un livre, cherche ce qui encadre le vide. »

Chapitre 10

L'Envers du Tapis

...ce que tu vois comme une tempête, le Capitaine le voit comme un vent favorable...

Le musée de l'Institut Pasteur est un lieu étrange. Situé dans le 15ème arrondissement, il est dédié à la mémoire de Louis Pasteur, l'homme qui a prouvé que des ennemis invisibles (les microbes) pouvaient tuer, mais qu'on pouvait aussi les apprivoiser pour sauver des vies.

Il était 17 heures. Dehors, la nuit tombait déjà, bleu sombre et pluvieuse. À l'intérieur, sous les vitrines éclairées, s'alignaient des fioles anciennes, des microscopes en laiton et des schémas de virus mortels.

Nour et Léo marchaient en silence. Léo était dans son élément.

— Ici, au moins, c'est concret, dit-il en observant un microscope. Pas de mystique, pas de flou. Juste le combat : l'homme contre la maladie. La raison contre la mort.

Il se tourna vers Nour, l'air sérieux.

— Tu sais, Nour, c'est ça mon problème avec la religion. Ton "Calligraphe" dit que Dieu est Amour et Lumière. Mais regarde autour de toi. La peste, la rage, le choléra. Les guerres. Si Dieu est l'Architecte, pourquoi a-t-Il construit un monde avec autant de pièges mortels ? Pourquoi le mal ?

Nour n'avait pas de réponse. C'était la question qui la hantait chaque fois qu'elle voyait les infos à la télé. Comment un Dieu

Miséricordieux (Ar-Rahman) pouvait-Il laisser souffrir des enfants ?

Ils arrivèrent dans une petite salle dédiée aux maladies infectieuses. Sur une vitrine, posé simplement sur le verre, il y avait un tube à essai vide, bouché par un bouchon de liège. À l'intérieur, pas de virus, mais un papier roulé, couleur parchemin.
— Tiens, dit Léo avec un sourire en coin. Le virus de la philosophie a encore frappé.

Nour déboucha le tube. Elle déroula le papier. Le texte était écrit d'une encre verte, la couleur de la vie, mais aussi de l'islam et de la nature.

Chère Nour,

Ton ami se pose la question que tous les êtres humains se sont posée depuis qu'ils ont vu la première larme couler sur la joue d'un enfant : "Pourquoi ?"
C’est la question la plus lourde. C'est le rocher sur lequel se brisent beaucoup de fois.

Le matérialiste te dira : "Le mal existe car l'univers est un mécanisme aveugle. Le virus tue parce qu'il doit survivre, pas parce qu'il est méchant. Il n'y a ni bien ni mal, juste de la biologie."
C’est une réponse logique. Mais elle ne guérit pas le cœur.

La Sagesse de l'Islam propose une autre lecture. Elle dit : Tu ne peux pas juger la qualité d'un film en ne regardant qu'une seule image.

Le Coran raconte une histoire étrange et déroutante dans la Sourate La Caverne. C'est la rencontre entre Moïse (Moussa), le prophète de la Loi et de la Logique, et un personnage mystérieux, un sage nommé Al-Khidr ("Le Verdoyant"), à qui Dieu a donné la connaissance de la réalité cachée.

Moïse veut suivre Khidr pour apprendre. Khidr le prévient : "Tu ne pourras pas avoir de patience avec moi, car comment patienterais-tu sur des choses dont tu ne connais pas le fond ?"

Ils partent. Et Khidr fait trois choses choquantes, trois choses "mauvaises" aux yeux de la raison humaine :

Ils montent dans le bateau de pauvres pêcheurs qui les ont aidés, et Khidr fait un trou dans la coque pour couler le bateau.
(Scandale ! C'est ingrat et dangereux ! s'écrie Moïse).

Ils croisent un jeune garçon, et Khidr le tue.
(Horreur ! C'est un crime innocent ! hurle Moïse).

Ils arrivent dans une ville d'avares qui refusent de les nourrir, et Khidr répare gratuitement un mur qui allait s'effondrer.
(Illogique ! Pourquoi aider ces gens méchants sans demander de salaire ? demande Moïse).

Khidr explique alors la réalité cachée (Haqiqa) derrière les apparences :

Il a abîmé le bateau car un roi tyran arrivait derrière eux, confisquant tous les bateaux en bon état. En l'abîmant, il a sauvé l'outil de travail des pauvres. (Le mal apparent était un bien caché).

L'enfant, en grandissant, allait devenir un tyran sanguinaire et faire perdre la foi à ses parents pieux. Dieu le a repris pour le remplacer par un enfant meilleur. (La mort n'était pas une fin, mais une miséricorde pour protéger des âmes).

Sous le mur de la ville des avares, un trésor était caché, appartenant à deux orphelins. Si le mur était tombé ce jour-là, les avares auraient volé le trésor. Khidr l'a reconstruit pour le protéger jusqu'à ce que les orphelins

soient grands. (La justice de Dieu a son propre timing).

Nour, voici la leçon : L'homme juge le destin avec la vision d'une fourmi marchant sur un tapis persan. La fourmi voit un fil noir, puis un fil rouge, elle voit des nœuds, des bosses, du chaos. Elle dit : "Quel tissage horrible !" Mais l'Artisan, lui, voit le tapis de haut. Il voit le motif. Le fil noir était nécessaire pour faire ressortir l'éclat du fil rouge. L'ombre était nécessaire pour donner du volume à la lumière.

Le mal, dans la vision du Tawhid (l'Unicité), n'est pas une force opposée à Dieu (comme chez les Manichéens). Le mal est un manque, une privation, ou une épreuve (Balaa)

nécessaire pour révéler le bien, pour nous faire grandir, ou pour nous purifier.
Sans la maladie, comment connaîtrais-tu la valeur de la santé ? Sans l'injustice, comment aurais-tu soif de Justice ? Ce monde, Nour, n'est pas le Paradis. C'est l'école. Et à l'école, il y a des examens difficiles.

Quand tu as mal, ne dis pas : "Dieu m'a abandonnée". Dis : "L'Architecte est en train de tailler ma pierre pour qu'elle s'ajuste parfaitement dans le Mur de l'Éternité."
Mais cela demande une vertu difficile, plus dure que l'intelligence : la Patience (Sabr) et la Confiance (Tawakul).

Es-tu prête à faire confiance au Capitaine même quand la mer est démontée ?

Signé : Le Marin de la Nuit.

Nour relut la lettre deux fois. C'était dur. C'était une pilule difficile à avaler pour son esprit cartésien.
Elle tendit la lettre à Léo.
Il la lut, les sourcils froncés.
— L'histoire du bateau et du mur, je veux bien, admit Léo. C'est du "mal pour un bien". Mais l'enfant ? Tuer un enfant ? Même si c'est pour éviter un futur Hitler, c'est... inacceptable pour la raison humaine.

Nour réfléchit. Elle chercha les mots justes, non pas pour défendre Dieu, mais pour expliquer la perspective.
— Léo, imagine que tu écris un roman. Tu décides que ton héros va souffrir au chapitre 3. Le héros pleure. Il trouve l'auteur cruel.

Mais toi, tu sais que cette souffrance va lui permettre de devenir plus fort et de sauver le monde au chapitre 10.
— Sauf que je ne suis pas un personnage de roman, rétorqua Léo sèchement. Je souffre pour de vrai. Quand on perd quelqu'un, ça fait mal.
— C'est vrai, dit Nour doucement. Mais peut-être que "pour de vrai", ça veut dire "pour l'éternité". Si la vie n'est qu'un couloir de 80 ans et que la vraie maison est après, alors la souffrance ici, c'est comme... comme avoir mal aux jambes parce qu'on grandit.

Léo soupira, regardant une culture de bactéries dans une boîte de Petri.
— C’est une belle idée, Nour. L’idée de la tapisserie vue d’en haut. J'aimerais pouvoir y croire. Ça rendrait tout moins... tragique.

— Ce n'est pas de la résignation, dit Nour avec force. Khidr a agi. Il a réparé le mur. Il a troué le bateau. Comprendre le destin, ce n'est pas dire "Inchallah" en se croisant les bras. C'est accepter ce qu'on ne peut pas changer, mais se battre pour le bien avec ce qu'on a.

Ils sortirent de l'Institut Pasteur. La pluie avait cessé. L'air était froid, purifié.
Nour se sentait un peu plus "adulte". Accepter qu'on ne comprenne pas tout, c'était peut-être ça, devenir adulte spirituellement.

— Hé, regardez ! dit Léo en pointant le trottoir.
Sous l'abri de l'arrêt de bus, profitant de la lumière des néons publicitaires, un artiste de

rue rangeait ses bombes de peinture. Il venait de tracer au pochoir une figure géométrique parfaite : un triangle équilatéral. C'était propre, net, rassurant.
Mais juste à côté, quelqu'un avait tagué au marqueur noir, d'une écriture rageuse et anarchique qui débordait sur le triangle : *« Le monde ne rentre pas dans tes cases ! »*
Nour se figea. Cette phrase résonna violemment en elle. Depuis le début, avec Averroès, elle apprenait à construire des murs, des règles, de la logique. Mais le tag lui rappelait que la vie était plus sale, plus bruyante et plus compliquée que la géométrie.
Son téléphone vibra.

« Tu cherches encore l'Ordre dans des concepts abstraits ? C'est une prison. Cesse de vénérer les

définitions générales. Viens voir le monde tel qu'il est vraiment : un chaos de détails uniques.
Rendez-vous demain matin. Les Puces de Saint-Ouen. Allée 4. Stand 12. Ne cherche pas un livre, cherche ce qui encadre le vide. »

Nour montra le message à Léo.
— Saint-Ouen ? Les Puces ? s'étonna le garçon en remontant son col. Après la haute théologie, on va faire les brocantes ?
— Apparemment, dit Nour en serrant son écharpe. Il semble que la prochaine leçon se trouve au milieu du désordre.

— La Tour Montparnasse ? grimaça Léo. C'est moche.
— C'est le seul endroit d'où on peut voir tout Paris sans voir la Tour Montparnasse,

répondit Nour. Et c'est de là-haut qu'on voit comment la fourmilière fonctionne.
— Sociologie ? demanda Léo.
— Je parie sur Ibn Khaldun, dit Nour. Le père de la sociologie et de l'histoire. Celui qui a expliqué comment les civilisations naissent, grandissent et meurent, comme des êtres vivants.

Léo la regarda avec admiration.
— Tu apprends vite. Tu n'es plus la même qu'au premier jour.
— Non, dit Nour. Je ne suis plus seule.

Elle prit la main de Léo — un geste audacieux, impulsif — puis la lâcha vite, rougissant un peu. Mais ils continuèrent à marcher côte à côte vers le métro, deux petites fourmis sur le tapis immense de Paris, essayant de déchiffrer le motif.

Chapitre 11

Les Cadres Vides

...L'étiquette n'est pas le contenu, et la carte n'est pas le territoire...

Le dimanche matin, le ciel au-dessus de la Porte de Clignancourt était bas et lourd, chargé de cette grisaille parisienne qui semble faite de suie et de vieux zinc.

Nour et Léo s'enfoncèrent dans le dédale du Marché aux Puces. Après le calme aseptisé de l'Institut Pasteur la veille, le choc était rude. Ici, c'était le royaume de la matière brute. Un océan d'objets sans lien apparent : des dentelles anciennes posées sur des moteurs de mobylette rouillés, des vinyles de jazz craquelés empilés sur des services en porcelaine ébréchés.

Léo fouillait les bacs à la recherche d'une perle rare. Nour, elle, cherchait un sens à tout ce bazar. Après la leçon sur la Raison (Averroès) et sur le Destin (Khidr), elle avait besoin de comprendre comment naviguer dans ce réel tangible.

Ils arrivèrent enfin devant le Stand 12, dans une allée couverte du Marché Paul Bert. C'était une échoppe étrange, tenue par un homme muet au visage de bouledogue qui lisait son journal sans lever les yeux.

Le stand ne vendait qu'une seule chose : des cadres.

Il y en avait des centaines. Des cadres dorés style Louis XV, des cadres en bois brut, des cadres brisés, des cadres baroques. Mais ils avaient tous une particularité perturbante : ils étaient vides. Pas de toiles, pas de photos, pas de miroirs. Juste des bordures encadrant le vide.

Au centre de l'étalage, coincée dans la moulure d'un immense cadre doré rococo, une enveloppe dépassait. Nour la saisit.

Chère Nour,

Regarde autour de toi. Tu vois ce bric-à-brac ? C'est le monde réel. Rugueux, sale, divers, unique.

Pendant des siècles, les philosophes grecs ont voulu mettre le monde dans des boîtes. Ils pensaient que pour comprendre "ce chat" qui passe dans l'allée, il fallait définir l'idée générale de la "Félinité". Ils pensaient que les définitions étaient plus réelles que les choses.

Mais au XIVe siècle, à Damas, un savant nommé **Ibn Taymiyya** a pris un marteau intellectuel pour briser ces cadres.

Il a dit une chose révolutionnaire, bien avant les philosophes modernes d'Europe : « Les Universels n'existent pas dehors. Ils n'existent que dans la tête. »

Dieu n'a pas créé "L'Humanité" en général. Il a créé Adam, il a créé Nour, il a créé Léo. Dieu n'a pas créé "Le Fruit". Il a créé cette pomme précise que tu peux croquer.

Les définitions logiques ne sont que des "Estimations Mentales" (Muqaddarat Dhihniyya). Ce sont des étiquettes que les hommes collent sur le monde. Des outils, pas des idoles.

Le Calligraphe.

Nour releva la tête. Léo lut la lettre par-dessus son épaule et écarquilla les yeux.

— C'est fou, murmura-t-il. C'est exactement ce qu'on appelle le "Nominalisme" ou l'empirisme radical. C'est l'idée qui a permis la naissance de la science moderne : arrêter de parler des concepts pour observer les objets précis. Ton théologien de Damas était un précurseur de la modernité !

Nour attrapa une vieille boîte en fer blanc rouillée sur l’étalage. Sur le couvercle, il était écrit : "BISCUITS PUR BEURRE". Elle l'ouvrit. À l'intérieur, c'était rempli de vieux boulons gras.

— Tu vois, dit-elle en souriant. Aristote dirait : "C'est une boîte à biscuits". Ibn Taymiyya dirait : "L'étiquette est un symbole social. La réalité, c'est ce qu'il y a dedans : des boulons."

Elle se sentit soudain libérée.

— Au lycée, on passe notre temps à me coller des étiquettes. "Musulmane", "Femme", "Banlieue". Comme si cela me définissait entièrement. Ce texte me dit : "Je m'en fiche de ton étiquette. Je suis ce qu'il y a dedans."

Le vendeur grogna derrière son comptoir :

— C’est pour acheter ou pour disserter ? Le petit cadre, c’est 15 euros.

Nour rit et sortit un billet. Elle acheta un petit cadre en bois simple. Elle décida qu'elle l'accrocherait dans sa chambre, mais qu'elle ne mettrait jamais rien dedans. Pour se rappeler que la Vie déborde toujours du cadre.
En sortant du marché, son téléphone vibra. De nouvelles coordonnées GPS.

« Maintenant que tu sais voir le réel sans filtres abstraits, il est temps de voir comment les sociétés humaines bougent. Rendez-vous ce soir, 18h. Tour Montparnasse. Le monde vu d'en haut. »

Chapitre 12

Le Cycle et le Ciment

...les empires naissent, vieillissent et meurent, exactement comme les hommes...

Ils avaient passé la journée à errer dans Paris, digérant la leçon du matin sur le réalisme. À dix-huit heures, comme convenu, ils se trouvaient au pied du monolithe noir.
L'ascenseur de la Tour Montparnasse est l'un des plus rapides d'Europe. En quelques secondes, les oreilles de Nour se bouchèrent. La gravité sembla s'inverser, écrasant ses pieds contre le sol alors que son estomac restait au rez-de-chaussée.

À côté d'elle, Léo mâchait nerveusement un chewing-gum.
— 56e étage, dit-il en regardant les chiffres défiler sur le panneau digital. J'espère que ton gourou a payé les billets d'entrée. 20 euros pour voir Paris en tout petit, c'est du vol.

Nour sourit. En sortant du métro, un inconnu (encore un !) lui avait tendu deux tickets d'accès prépayés sans dire un mot avant de disparaître dans la foule de la gare.
Ils sortirent sur la terrasse panoramique. Le vent les saisit immédiatement, violent, décoiffant. Paris s'étalait sous leurs yeux, une mer grise et ocre, quadrillée par les artères rectilignes, piquée par les dômes des églises et la tâche verte du cimetière du Père-Lachaise.

Nour s’approcha de la vitre de protection. De là-haut, les voitures n'étaient que des globules rouges circulant dans des veines de bitume. Les gens étaient invisibles.
— C'est une fourmilière, dit Nour.
— C’est une machine, corrigea Léo. Regarde la vapeur qui sort des bouches de chaleur. On dirait que la ville fume.

Nour chercha le message. Elle savait qu'il était là.
Elle fit le tour de la terrasse. Les touristes se pressaient contre les rambardes pour des selfies.
Il y avait des longues-vues panoramiques payantes. Nour s'approcha de celle qui était orientée plein sud, vers l'Afrique, symboliquement.
La fente pour la pièce de monnaie était scotchée avec du ruban adhésif noir. Et collé

sur le fût métallique de l'appareil, il y avait un grand autocollant blanc, comme ceux qu'on utilise pour les étiquettes de cahier. Dessus, une écriture minuscule mais lisible :

REGARDE DEDANS.

Nour colla son œil à l'oculaire. Elle ne vit pas la ville agrandie. La lentille intérieure avait été remplacée ou recouverte. Elle voyait un texte, rétro-éclairé par la lumière du ciel qui entrait par l'autre bout de l'appareil. C'était comme lire une diapositive secrète.

Chère Observatrice,

De là-haut, la ville semble immuable, n'est-ce pas ? Les monuments semblent avoir toujours été là, figés dans la pierre pour

l'éternité.. Les monuments semblent avoir toujours été là, et devoir durer toujours.
C'est une illusion d'optique, Nour.

L'histoire n'est pas une ligne droite. L'histoire est un cercle. Ou plutôt une spirale.

Au XIVe siècle, dans un château perdu d'Algérie, puis au Caire, vivait un homme nommé Abderrahmane Ibn Khaldun. L'Europe l'a ignoré pendant des siècles, croyant avoir inventé la sociologie au XIXe siècle avec Auguste Comte ou Durkheim. Mais Ibn Khaldun avait tout écrit 500 ans avant eux.

Il a regardé l'Histoire et il s'est demandé : "Pourquoi ?"
Pourquoi les civilisations puissantes s'effondrent-elles ? Pourquoi des peuples nomades, pieds nus et affamés, arrivent-ils soudainement à conquérir des villes fortifiées et bâtir des empires ? Et pourquoi

ces empires finissent-ils toujours par devenir faibles, corrompus et détruits à leur tour ?

Ibn Khaldun a découvert une loi invisible, aussi solide que la gravité de Newton. Il l'a appelée la 'Asabiyya (la Cohésion sociale, l'Esprit de corps).

Voici le cycle, Nour. Observe bien Paris et réfléchis :

La Phase du Désert : Un groupe vit dans des conditions difficiles (le désert, ou aujourd'hui peut-être les banlieues, les marges). Ils souffrent. Ils doivent s'entraider pour survivre. Cette nécessité crée une 'Asabiyya puissante. Ils sont comme un poing serré. Ils sont forts, courageux, solidaires.

La Conquête : Grâce à cette force solidaire, ils renversent la civilisation urbaine vieillissante, molle et divisée. Ils prennent le pouvoir. Ils fondent une dynastie, bâtissent une civilisation.

La Sédentarisation : Les conquérants s'installent en ville. Ils découvrent le luxe, les arts, la science, le confort. La deuxième génération gère l'héritage. L'État est à son apogée (comme l'Institut du Monde Arabe ou cette Tour).

Le Déclin : La troisième ou quatrième génération n'a jamais connu le désert. Elle est née dans la soie (ou devant la télévision). Elle oublie la solidarité. L'individualisme grandit. On veut le plaisir, pas l'effort. Les impôts augmentent pour payer le luxe des dirigeants. La justice diminue. La 'Asabiyya se dissout. Le ciment s'effrite.

La Chute : Un nouveau groupe, venu d'ailleurs, jeune et affamé, doté d'une nouvelle solidarité forte, arrive à la porte de la ville. Et le cycle recommence.

Nour, l'Islam n'est pas seulement une foi pour sauver ton âme après la mort. C'est

une clé pour comprendre le monde des vivants (Al-Dunya).
Dieu dit dans le Coran : "Si vous vous détournez, Il vous remplacera par un autre peuple, et ceux-là ne seront pas comme vous."
C'est une loi sociologique implacable. Aucune civilisation n'est élue pour l'éternité. Elle ne dure que tant qu'elle maintient la Justice et l'effort.

Regarde Paris. Vois-tu la puissance ? Ou vois-tu la fragilité ?
Vois-tu une civilisation au sommet de son art, ou une civilisation fatiguée, obsédée par la consommation, ayant oublié le lien qui unit les cœurs ?

Ton rôle, Nour, n'est pas de fuir la société. C'est de comprendre son rythme cardiaque. Et de te demander : où est ta propre 'Asabiyya ? Qui est ta tribu ? Quel est le lien qui te rend forte ?

Laisse le garçon regarder aussi. Il a besoin de comprendre que l'Histoire a un sens.

Signé : L'Historien des Ruines.

Nour s'écarta de la lunette, les yeux clignant à cause de la lumière.
Elle avait l'impression que la Tour Montparnasse bougeait sous le vent. Ou peut-être que c'était ses certitudes qui vacillaient.
— Léo, regarde, dit-elle.

Léo se pencha sur l'oculaire. Il resta silencieux une longue minute, tournant légèrement la molette de mise au point.
Quand il se redressa, il avait l'air grave.
— Ibn Khaldun, murmura-t-il. J'ai vu son nom dans mes livres. On dit que c'est le précurseur de Machiavel et de Marx. C'est... c'est froid comme analyse. C'est clinique.

— C’est réaliste, corrigea Nour.
Elle s'appuya contre le parapet de verre.
— Tu sais, Léo, mon père me parle souvent de l'âge d'or de l'Andalousie. Cordoue, Grenade... Il en parle avec tristesse. Il dit qu'on a tout perdu. Mais Ibn Khaldun explique que c'était inévitable. Ils sont devenus trop riches, trop divisés. Ils ont oublié l'essentiel.
— Et c’est quoi, l'essentiel ?
— La solidarité. La 'Asabiyya. Le fait de se soucier de son voisin autant que de soi-même.

Léo regarda la ville immense.
— Alors on est foutus ? demanda-t-il avec un demi-sourire cynique.
Il désigna la foule en bas.

— Regarde-nous. On est des individus atomisés. Chacun pour sa pomme. Rappelle-toi ce qu'on a vu hier dans le métro. La haine, l'agressivité. C'est exactement ce qu'il décrit : on a perdu le lien. On est à la phase 4, Nour. La phase du déclin. "Nés dans la soie et la télé", comme il dit.
— Peut-être, dit Nour. Mais Ibn Khaldun dit aussi que les cycles peuvent être régénérés. Si on retrouve le sens...
Elle s'arrêta. Une idée lui vint.
— Le "Calligraphe", Léo... tu remarques ? Il nous fait remonter le temps, mais aussi la structure de la connaissance.
— Comment ça ?
— Il a commencé par l'émerveillement (l'Alif), puis la logique (les sciences), puis la mystique (Rûmi), et maintenant l'histoire sociale (Ibn Khaldun). Il est en train de

reconstruire le savoir. Étage par étage. Comme une tour.
— Et qu'est-ce qu'il y a au sommet de la tour ? demanda Léo.

Au moment où il posait la question, un groupe de touristes asiatiques s'écarta, révélant un homme qui se tenait près de l'ascenseur de descente. Il portait un manteau gris fatigué et une casquette plate, ressemblant à n'importe quel ouvrier ou chauffeur attendant son client.
Ce qui le distinguait, c'était son immobilité totale au milieu du flux des touristes.
Il tenait une pancarte en carton, comme les chauffeurs à l'aéroport. Sur la pancarte, il n'y avait pas de nom. Il y avait un dessin : Une horloge sans aiguilles.

Nour attrapa le bras de Léo.

— Regarde !
L'homme, voyant qu'il avait été repéré, retourna calmement sa pancarte. De l'autre côté, il y avait une adresse écrite en lettres rouges fluorescentes :

Le Café des Deux Mondes, Rue Mouffetard.
Table 7. La Théière Bleue.

L'ascenseur arriva. Les portes s'ouvrirent. L'homme entra, les portes se refermèrent avant que Nour et Léo n'aient pu faire un mouvement.
— Il nous attend, dit Nour.
— Qui ? Le Calligraphe ?
— Non. Je crois que l'homme à l'imperméable n'était qu'un messager. Une "ombre", comme disait l'histoire de Sophie. Mais le Café des Deux Mondes...

Elle sentit une excitation mêlée de peur.
— Léo, dit-elle. La prochaine étape, ce n'est plus l'Histoire. Le temps... l'horloge sans aiguilles...
— C'est l'Éternité ? suggéra Léo.
— Ou la fin des temps, répondit Nour.

Ils reprirent l'ascenseur suivant. La descente fut aussi brutale que la montée. Nour eut l'impression de tomber.
Le Cycle. Monter, descendre. Naître, mourir. Civilisation, déclin.
Tout tournait. Mais au centre du cercle, il devait y avoir un point fixe. Un "Axe".
C'était Lui qu'elle cherchait.

Alors qu'ils marchaient vers le quartier Mouffetard, la nuit tomba pour de bon. Les lumières de la rue semblaient écrire des messages codés sur le bitume humide. Nour

regarda leurs deux ombres s’allonger et se rejoindre sur le trottoir. Elle sourit à Léo, un sourire plein d’une gratitude discrète. Le simple fait de le savoir là, juste à côté d’elle dans cette quête, créait une *'Asabiyya* à deux qui suffisait à braver le grand froid de l'histoire.

Chapitre 13

Le Dépôt Sacré

...l'homme a accepté le fardeau que les montagnes ont refusé de porter...

La rue Mouffetard, à la tombée de la nuit, ressemble à une veine pulsatile. Les odeurs de crêpes, de fromages rôtis et de café s'y mélangent aux rires des étudiants. C'est une rue qui célèbre le corps et la faim.

Nour et Léo remontèrent la pente pavée jusqu'à la petite place de la Contrescarpe. Le Café des Deux Mondes n'existait pas sur Google Maps, mais il était bien là, coincé entre une librairie et une boulangerie, avec

sa devanture en bois sombre et ses vitres embuées.

Ils entrèrent. L'ambiance était feutrée, anachronique, avec ses banquettes de velours rouge et ses tables en marbre. Et là, au fond, à la table 7, trônait une théière en émail bleu ébréché.
Hakim les attendait.
Il ne portait plus son tablier d'artisan, mais une veste en tweed qui lui donnait l'air d'un professeur de littérature de la Sorbonne. Devant lui, pas de livres anciens, mais un simple smartphone posé sur la table, éteint.

— Salam, Nour. Bonsoir, Léo, dit-il en leur faisant signe de s'asseoir. Vous êtes à l'heure. L'exactitude est la politesse des rois, disait Louis XVIII, mais c'est surtout le devoir du prieur.

Léo s’assit, mal à l’aise.
— Vous saviez qu’on viendrait ?
— Je savais que Nour chercherait le point fixe. Et je savais que tu ne la laisserais pas marcher seule dans la nuit, Léo. C’est tout à ton honneur. Sers-toi du thé.

Nour servit trois verres. La vapeur de la menthe fraîche monta vers le plafond jauni.
— Nous sommes allés à la Tour, dit Nour. Nous avons vu le cycle. La montée, le déclin. Mais après ? Si tout s'effondre toujours, à quoi bon construire ?
Hakim sourit, mais ses yeux restaient graves.
— C’est la question de l’homme moderne. Regardez cet objet, dit-il en tapotant son smartphone éteint. C'est le sommet de la technologie humaine. Toute la connaissance

du monde est là-dedans. Aristote aurait donné un bras pour avoir ça. Et pourtant... regardez les gens dans la rue. Ont-ils l'air plus sages qu'Aristote ? Sont-ils plus heureux que le berger dans le désert ?

Léo se redressa, prêt à défendre son siècle.
— Ils vivent plus longtemps. Ils ne meurent plus d'une rage de dents. Ils communiquent instantanément. C'est le progrès.
— C'est le progrès horizontal, concéda Hakim. Le progrès de la Quantité. Plus de vitesse, plus d'années, plus d'objets, plus d'informations.
Il marqua une pause.
— Mais qu'en est-il de la Qualité ? Qu'en est-il du sens ?

Hakim sortit de sa poche un petit caillou gris et le posa à côté du smartphone.

— Un penseur français converti à l'islam, René Guénon, qui vivait au Caire dans les années 1930, a parlé du "Règne de la Quantité". Il disait que le monde moderne a coupé le fil qui le reliait au Ciel. Avant, quand un artisan taillait une pierre (il toucha le caillou), il voyait la pierre comme une matière sacrée, une cristallisation de la volonté divine. Aujourd'hui, on ne voit que du minerai, des tonnes de béton, du profit. On a "désenchanté" le monde.

— On a surtout arrêté de croire aux contes de fées, répliqua Léo.

— Ou alors, on a remplacé les contes de fées par des contes d'horreur, répondit doucement Hakim. Regardez l'état de la planète. Regardez la bombe atomique. La science sans le Sacré est un couteau dans les mains d'un enfant en colère.

Nour repensa à son vertige dans la tour.
— Alors quelle est la solution ? Revenir en arrière ? Vivre comme au Moyen Âge ?
— Jamais ! s'écria Hakim en frappant doucement la table. L'Islam n'est pas le passé. C'est le rappel de l'origine pour affronter le futur.
Il se tourna vers Nour.
— Tu m'as demandé quel était ton rôle si tu n'étais pas l'architecte de ton corps. Écoute bien ceci. C'est le concept le plus terrifiant et le plus noble du Coran : l'Amana. Le Dépôt. La Confiance.

Hakim récita d'une voix basse, rythmée, presque chantée:
« Nous avons proposé le Dépôt de la foi aux cieux, à la terre et aux montagnes. Ils ont refusé de le porter et en ont eu peur. Mais

l'homme s'en est chargé ; car il est très injuste et très ignorant. » (Coran 33:72)

Nour écarquilla les yeux.
— Les montagnes ont eu peur ?
— Oui. Dieu a proposé à l'univers d'être libre. D'avoir le choix. Les montagnes ont dit : "Non, Seigneur. Laisse-nous être des montagnes. Nous voulons t'obéir par nature, sans réfléchir, comme la pierre qui tombe, comme la planète qui tourne." Elles ont choisi la soumission paisible, automatique.
— Et l'homme ?
— L'homme a levé la main. L'homme a dit : "Moi, je prends le risque. Donne-moi la Liberté. Donne-moi la raison. Je veux Te choisir librement." C'est ça, l'Amana. Le Dépôt sacré. Tu es la "Khalifa" (la lieutenante, la responsable) de Dieu sur Terre.

Hakim se tourna vers Léo, qui semblait captivé malgré lui.
— Tu vois, jeune homme, Sartre avait raison de dire que l'homme est "condamné à être libre". Mais il avait tort de penser que cette liberté est un vide, un néant angoissant. Cette liberté est une mission. La Terre t'a été confiée. Pas pour que tu l'exploites comme un propriétaire tyrannique, mais pour que tu la gères comme un gardien respectueux.

— L'écologie... souffla Nour.
— L'écologie profonde. L'écologie spirituelle. Pourquoi polluons-nous ? Parce que nous avons oublié que la Nature est un Temple, une mosquée à ciel ouvert. On ne jette pas ses déchets sur le tapis de prière.

Hakim but une gorgée de thé.

— Il y a un autre penseur, un poète-philosophe du XXe siècle, Muhammad Iqbal. Il disait que l'Homme n'est pas un être fini. Il est un « Co-travailleur » par permission divine.
Dieu n'a pas voulu un univers figé, comme une statue de pierre immuable. Il a créé un univers riche de possibles. Il a caché le feu dans le bois, mais c'est à l'homme de frotter les branches. Il a créé l'argile brute, mais c'est à l'homme d'en faire une brique.
Ton travail, Nour, c'est de cultiver les graines que Dieu a plantées. C'est de continuer à embellir le monde dans le sens du Bien.

Léo fixait le caillou et le téléphone.

— Donc, résuma-t-il, l'homme moderne a le téléphone (la puissance), mais il a oublié pourquoi il devait appeler (le sens).
— Tu ferais un excellent philosophe, Léo, sourit Hakim. C’est exactement ça. Nous sommes des géants technologiques, mais des nains éthiques.

Une horloge sonna quelque part dans le café. Hakim regarda sa montre.
— La nuit avance. Le "Café des Deux Mondes" va fermer ses portes.
Il se leva.
— Nour, l’histoire de Sophie se termine bientôt. Dans le livre de ton ami occidental, les personnages finissent par comprendre qu'ils sont fictifs et cherchent à s'échapper.
— Et pour moi ? demanda Nour, inquiète. Suis-je fictive ?

— Tu es plus réelle que les pierres de Paris. Mais tu vis dans un monde qui est un voile (Hijab) posé sur la Réalité divine. Ton but n'est pas de "t'échapper" du livre. Ton but est de devenir transparente. De laisser passer la Lumière à travers toi. C’est cela qu’on appelle un "Saint" (Wali). Quelqu'un qui n'a plus d'ombre.

Il sortit de sa poche une petite clé ancienne, en fer forgé.
— Ceci est pour toi.
— Qu'est-ce qu'elle ouvre ?
— Elle n'ouvre pas une porte dans ce monde. Elle est un symbole. Elle appartenait à un Andalou qui a dû fuir l’Espagne en 1492. Il l’a gardée, espérant rentrer chez lui. Il n’est jamais rentré. Mais la clé signifie : N’oublie jamais ta vraie demeure. Ta vraie

maison n'est pas ici-bas. Tu es une voyageuse.

Il posa la clé dans la main de Nour, et quelques pièces sur la table pour le thé.
— Demain, il n'y aura pas de cours. Demain, c'est la fête de l'Aïd. Vis-la. Sois avec ta famille. Mange, ris, prie. La spiritualité n'est pas dans les livres, elle est dans le sourire de ta mère et le partage du pain. C'est ça, la dernière leçon. Le Tawhid se vit dans le quotidien.

Il fit un signe de tête et se di'igea vers la porte.
Avant de sortir, il se retourna une dernière fois :
— Léo, dit-il. Sais-tu que le mot français « Hasard » vient peut-être de l'arabe « **Az-**

Zahr » (الزّهْر) ? À l’origine, cela désignait le dé à jouer. Mais curieusement, la même racine sert à nommer la « fleur » (Zahra), celle qui s’épanouit et se révèle.
N'aie pas peur de l'imprévu. Parfois, ce que tu prends pour un coup de dés est en réalité une fleur qui éclôt sur ton chemin. Ne ferme pas la porte.

Il disparut dans la nuit de la rue Mouffetard.

Nour serra la vieille clé froide dans sa paume. Elle regarda Léo. Le garçon semblait secoué.
— « Nains éthiques », répéta-t-il. Il a tapé fort.
— Il a tapé juste, dit Nour.

Ils sortirent. Paris semblait différent. Ce n’était plus la ville froide de Sartre et de

l’ennui. C’était un chantier. Un endroit où ils avaient du travail à faire. Un endroit qui leur avait été confié.

En rentrant chez elle, Nour trouva sa mère dans le salon, en train de préparer des pâtisseries pour l’Aïd. L’odeur de miel et d’amande remplit la maison.
— Tiens, ma chérie, goûte, dit sa mère en lui tendant une corne de gazelle encore chaude.
Nour la mangea. C’était doux, sucré, réel.
Elle regarda sa mère, ses rides de fatigue, son sourire aimant.
« La spiritualité est dans le sourire de ta mère ».
Nour embrassa sa mère sur la joue, un baiser appuyé, sonore.
— Merci, Maman.
— Pour le gâteau ?

— Pour tout. Pour m'avoir faite. Pour être mon « jardinier ».

Cette nuit-là, Nour ne rêva pas d'abîmes cosmiques. Elle rêva d'une porte bleue qui s'ouvrait, non pas sur le vide, mais sur un jardin d'une symétrie parfaite.

Dans son rêve, la voix d'Hakim lui murmurait : « Tu as la clé, Nour. Tu as compris le devoir. Mais avant de partir, il te manque une chose… Tu as appris à penser comme un architecte, mais as-tu appris à voir comme un artiste ? »

Elle se réveilla avec une certitude étrange. Le « café des deux mondes » n'était pas le terminus. Il restait une dernière merveille à découvrir avant la fin du voyage.

Sur sa table de nuit, son téléphone vibra une unique fois. Un message de coordonnées GPS, pointant vers le cœur de Paris.

Chapitre 14

Le Nombre d'Or

…Dieu est Beau et Il aime la Beauté…

C'était un samedi après-midi froid mais cristallin. Léo avait insisté pour aller au Louvre.

— Pas pour les vieux tableaux religieux, avait-il précisé. Je veux voir la Pyramide de Pei. C'est de l'ingénierie pure. De la géométrie moderne au milieu du vieux Paris. C'est rationnel.

Ils se t'naient dans la Cour Napoléon, face à la structure de verre et d'acier qui reflétait le ciel bleu pâle. Autour d'eux, les façades Renaissance du palais royal formaient un contraste saisissant avec la pointe futuriste.

— C’est mathématique, jubilait Léo. C’est propre. Des triangles, des losanges. Pas de fioritures.

Nour regardait la Pyramide. Elle y voyait autre chose. Elle voyait la lumière.

Elle s’approcha d’un des bassins triangulaires qui entouraient la structure principale. L’eau y était calme, noire, transformée en miroir.

C’est là, flottant sur l’eau, qu’elle vit une petite barque en papier plié.

Elle n’était pas seule. Il y avait trois ou quatre barques de papier, sans doute lancées par des enfants. Mais l’une d’elles était faite d’un papier doré, brillant au soleil.

Nour, sans se soucier du regard des touristes, se pencha, tendit le bras au maximum et repêcha délicatement l’origami doré avant qu’il ne coule.

Elle le déplia. L'encre avait un peu bavé avec l'humidité, mais le texte restait lisible, tracé dans une couleur bleu lapis-lazuli.

Chère Chercheuse de l'Invisible,
Regarde cette Pyramide. Ton ami y voit des angles et des calculs de résistance des matériaux. Il a raison.
Mais pourquoi trouves-tu cela *Beau* ?
Pourquoi, quand tu vois un coucher de soleil, une fleur d'hibiscus, ou les ailes d'un papillon, ton cœur s'arrête-t-il une seconde ?
Les biologistes diront : « C'est l'évolution. La symétrie indique la santé, la couleur attire les insectes. » C'est l'explication par le bas.
L'Islam te propose l'explication par le Haut.
L'Univers a été créé avec le *Haqq* (La Vérité), mais il a été habillé avec la Beauté (*Jamal*).
Tu as beaucoup utilisé ton cerveau ces dernières semaines, Nour. Tu as cherché la

vérité logique. C'est bien. C'est la voie de l'Iman (la Foi rationnelle).

Mais il y a un degré supérieur. Le sommet de la pyramide. On l'appelle l'Ihsan (l'Excellence Spirituelle).

Le Prophète a dit : « L'Ihsan, c'est d'adorer Dieu comme si tu le voyais. »

Mais comment voir l'Invisible ?

On le voit à travers Ses traces. La Beauté est la signature de l'Artiste.

Quand les artisans musulmans construisaient l'Alhambra à Grenade ou la Mosquée de Cordoue, ils ne dessinaient pas de figures humaines. Ils utilisaient la géométrie. Des arabesques infinies, des polygones étoilés, le Nombre d'Or.

Pourquoi ? Pour montrer que derrière le chaos apparent du monde, il y a un Ordre parfait. L'Harmonie.

L'art, en Islam, n'est pas une décoration. C'est une science qui aide l'âme à se souvenir de l'Unité.

Nour, ta religion n'est pas seulement une liste d'interdits et d'obligations (Halal/Haram). Si elle n'était que ça, elle serait un squelette sec. La foi doit être *Esthétique*.

Ton comportement doit être beau. Ta parole doit être belle. Ta patience doit être belle (*Sabrun Jamil*).

Vivre en « musulman », ce n'est pas vivre dans le gris. C'est essayer de faire de chaque instant une œuvre d'art, un reflet de la générosité divine.

Ton défi aujourd'hui n'est pas de lire un livre. C'est de regarder le monde et de ne pas t'habituer à sa laideur.

Cherche le Nombre d'Or dans la création. Et deviens toi-même géométrique : droite dans tes bottes, centrée dans ton cœur.

Signé : Le Géomètre.

Nour leva les yeux vers Léo. Il calculait l'angle de la pente de la Pyramide avec ses doigts.

— Léo, dit-elle doucement.

Il se tourna vers elle.

— Tu as dit que c'était rationnel. Mais sais-tu pourquoi c'est beau ?

— Parce que c'est symétrique ?

— Parce que la symétrie est le langage de l'Unité.

Elle lui tendit le papier humide.

— En Islam, on a un mot : *Ihsan*. L'Excellence. Faire les choses avec beauté, même quand personne ne regarde. Ce bâtiment, Pei l'a construit avec Ihsan.

— C'est marrant, dit Léo en parcourant la lettre. Platon disait que le Beau est la splendeur du Vrai. On dirait que ton Calligraphe est d'accord avec les Grecs, finalement.

Nour sourit. Les morceaux du puzzle s'assemblaient. La vérité n'était pas triste. La vérité était magnifique.

Elle regarda la foule des touristes, les pigeons, le ciel. Le monde lui sembla soudain moins hostile, comme si quelqu'un avait augmenté la saturation des couleurs. Elle comprit qu'elle n'avait pas seulement besoin de "vérités" pour convaincre son cerveau, mais de "beauté" pour apaiser ce fameux *Nafs* qu'elle avait découvert dans le métro.

— Viens, dit-elle à Léo. On va voir les Arts de l'Islam. Je veux te montrer un astrolabe. C'est comme ton smartphone, mais c'est fait

pour que tu te perdes dans les étoiles, pas sur TikTok.

Ils restèrent longtemps dans le département des Arts de l'Islam, fascinés par l'équilibre parfait des coupes en céramique et des tapis de prière. Nour sentait que le cercle se refermait. Elle avait exploré la science, la foi, l'âme, la société, et maintenant la beauté. Sa tour était complète.

Lorsqu'ils sortirent du musée, la nuit était tombée sur la Pyramide illuminée, la transformant en un diamant de lumière pure.

— C'est fini, cette fois ? demanda Léo en remontant son col.

— Oui, dit Nour en serrant l'origami doré dans sa poche. Le professeur a rendu sa copie. Il ne reste plus qu'à dire au revoir.

— Demain ? Au parc ?

— Demain. Au point le plus haut de Paris.

Chapitre 15

La Rencontre des Deux Mers

Le Parc des Buttes-Chaumont est sans doute l'endroit le plus "romantique" de Paris, un paysage artificiel de falaises et de cascades construit sur d'anciennes carrières.
C'était une après-midi venteuse de novembre. L'Aïd était passé depuis quelques jours, laissant encore dans la mémoire de Nour un parfum de miel et de paix familiale. Elle se sentait reliée. Connectée.

L'après-midi, elle avait donné rendez-vous à Léo au sommet de l'île du Belvédère, dans le petit temple de la Sybille qui surplombe

le lac. Le vent soufflait fort, chassant les nuages.

Léo était là, accoudé à la balustrade.
— Joyeux Aïd, dit-il en la voyant arriver. Je t'ai apporté ça.
Il lui tendit un petit sachet de croissants aux amandes.
— C’est pas des cornes de gazelle, mais ça vient de la boulangerie de la rue des Archives.

Nour sourit.
— Merci, Léo.
Ils regardèrent Paris s’étendre à leurs pieds, la colline de Montmartre au loin face à eux.
— Alors ? demanda Léo. Le voyage est fini ? Le Calligraphe a disparu ?
— Je suis passée à l’Atelier ce matin, dit Nour. C'était fermé. Volets clos. Il n'y avait

plus de livres dans la vitrine. Juste un mot sur la porte : "Le voyageur est parti. La source est maintenant en toi."

Léo hocha la tête.
— C’est logique. Le maître disparaît pour que l'élève prenne le relais. Et... qu'est-ce que tu as retenu de tout ça ? On jette Descartes à la poubelle ?

Nour sortit le carnet rouge que le bouquiniste lui avait donné. Il était à moitié rempli de ses propres notes à présent.
— Non, on ne jette rien. On complète. Tu te souviens de la Pyramide, samedi dernier ? Le "Beau" n'efface pas le "Vrai". Il l'illumine.
Elle ouvrit le carnet à la dernière page écrite et lut à voix haute, luttant contre le vent :

— « Il y a un verset dans la Sourate Ar-Rahman (Le Tout Miséricordieux) qui dit : Il a laissé couler les deux mers pour qu'elles se rencontrent ; il y a entre elles une barrière (Barzakh) qu'elles ne franchissent pas. »

— C'est quoi les deux mers ? demanda Léo. L'Atlantique et la Méditerranée ?
— Non, dit Nour. C’est la Science et la Foi. C’est la Raison et le Cœur. C’est l’Occident et l’Orient.
Elle montra Paris.
— Cette ville est bâtie sur la Raison, Léo. Sur la Loi, l'administration, la logique. C'est la mer d'eau douce, utile, potable. Mais mon cœur, lui, nage dans la mer salée, l'océan de l'Invisible, du Mystère, de la prière.
— Et elles ne se mélangent pas ?
— Si elles se mélangeaient totalement, l'eau douce deviendrait imbuvable et l'océan

perdrait sa force. Elles doivent se rencontrer, se toucher, mais garder leur nature. Je peux être rationnelle comme Descartes quand je suis en cours de maths, et ivre d'amour divin comme Rûmi quand je prie la nuit. Je suis l'Isthme, le **Barzakh**. Je suis le point de rencontre.

Léo resta silencieux un moment, impressionné.
— Tu as grandi, Nour. Il y a une semaine, tu te demandais si tu étais un robot.
— Je suis toujours un assemblage d'atomes, dit-elle en riant. Mais je sais maintenant que les atomes sont les lettres de l'alphabet de Dieu.

Elle sortit de son sac une enveloppe. Pas une enveloppe mystérieuse cette fois, mais une enveloppe blanche, simple, timbrée.

— C'est pour qui ?
— Pour Sophie.
— Sophie qui ?
— Le Monde de Sophie. L'héroïne du livre de Gaarder.
— Mais... c'est un personnage de fiction, Nour. Tu ne peux pas lui écrire.
— Je sais, dit Nour. Mais je vais laisser cette lettre dans un endroit où elle devrait être.

Elle descendit du belvédère, Léo sur ses talons. Ils quittèrent le parc, marchèrent jusqu'à la bibliothèque municipale la plus proche.
Nour alla droit au rayon Philosophie/Jeunesse.
Elle trouva l'exemplaire usé de Le Monde de Sophie. Elle ouvrit le livre à la dernière page, juste après que Sophie et Alberto aient réussi à échapper au Major.

Elle glissa sa lettre à l'intérieur du livre.

— Voilà, dit-elle. Une bouteille à la mer.

Extrait de La Lettre à Sophie :

Chère Sophie,

Je sais que tu n'existes pas, et pourtant tu m'as aidée à exister. Tu as passé ton temps à fuir ton auteur (le Major), à chercher à t'émanciper, à devenir réelle en coupant les fils des marionnettes.
Moi, j'ai fait le chemin inverse.
J'ai cherché mon Auteur. J'ai réalisé que ma liberté n'était pas de fuir le Livre, mais de comprendre qu'Il m'écrivait avec Amour. Je ne suis pas une marionnette, je suis Son "Khalifa" (Son représentante).

Ta philosophie t'a appris à douter de tout pour trouver une vérité solide (le Cogito). Ma philosophie m'a appris que la vérité est une lumière que l'on reçoit quand le cœur est poli comme un miroir.

Peut-être qu'un jour, la Raison de l'Europe et la Sagesse de l'Islam cesseront de se regarder comme des étrangers. Peut-être qu'elles s'assiéront sur un banc, comme Léo et moi, pour regarder le fleuve.

En attendant, sache que tu n'es pas seule dans le monde des idées.
Salam (Paix) sur toi.

Nour.

Épilogue

Le Point sans Point

Trois mois plus tard. Janvier.

La neige tombait sur Paris, un événement rare qui feutrait encore plus la ville.
Nour était dans sa chambre. Elle préparait son bac blanc de philosophie. Sur son bureau, il y avait ses manuels, son ordinateur, et la vieille planchette de bois que lui avait donnée Hakim, posée comme un trophée.
La clé en fer forgé était accrochée au mur, au-dessus de son bureau. Elle ne l'avait

jamais utilisée. Elle savait qu'elle ouvrait une porte qui était à l'intérieur d'elle-même.

On frappa à la porte. Sa mère entra, tenant un bol de soupe.
— Tu travailles trop, ma chérie. Fais une pause.
— Ça va, Maman. J'étudie la cosmologie de Newton. L'horloger universel.
— Ah, ces Européens et leurs horloges... dit sa mère en souriant. Ils ont peur d'être en retard pour l'éternité.

Sa mère repartit. Nour regarda par la fenêtre. La neige tourbillonnait. Chaque flocon était une merveille géométrique unique, une cristallisation de l'eau, éphémère et parfaite.

Léo lui avait envoyé un message plus tôt : "J'ai eu 16 en philo. J'ai cité Averroès dans

ma dissert sur la foi et la raison. Le prof était bluffé. Merci le Calligraphe."

Nour sourit. Le Calligraphe. Elle ne l'avait plus jamais revu. La boutique de la rue des Archives était devenue un magasin de vêtements de créateur très chics. L'Atelier s'était volatilisé, comme s'il n'avait jamais existé qu'en rêve.
Parfois, elle se demandait si elle avait tout imaginé.

Elle ouvrit son tiroir secret. L'origami blanc en forme d'oiseau (trouvé à l'IMA) était là.
La petite barque en papier doré (repêchée au Louvre) brillait doucement dans la pénombre. Le citron séché (venu de l'Atelier) était là, dur comme un caillou.
Ce n'était pas un rêve. Les preuves étaient tangibles.

Elle prit son stylo. Sur la dernière page de son carnet rouge, elle décida d'écrire sa propre conclusion. Elle ne se posait plus la question « Qui suis-je ? ». Elle savait qu'elle était un point.

Dans la calligraphie arabe, sous la lettre Ba (la première lettre de la Bismillah qui commence le Coran), il y a un point diacritique. La tradition dit : « Tout le savoir est dans le point sous le Ba ».
Ce point, c'est l'humain. Petit, humble, mais c'est lui qui donne le son, c'est lui qui donne le sens à la lettre.

Nour traça un point parfait au milieu de la page blanche.
Puis, autour de ce point, elle commença à dessiner non pas des mots, mais des spirales,

comme les orbites des planètes, comme les rondes des derviches, comme les électrons autour du noyau.

Le monde était immense, terrifiant, magnifique.

Elle n'avait plus peur d'être une petite poussière d'étoile dans le vide infini.
Car elle savait maintenant que le vide n'était pas vide. Il était rempli d'une Présence.

Bismillah.
Au nom de Dieu.
Le voyage ne faisait que commencer.

FIN.

MENTIONS LÉGALES & DROITS D'AUTEUR
© Aideh M. – Tous droits réservés pour l'édition imprimée.
Statut de l'œuvre :
Le texte de ce roman, *Le Jardin de Nour*, est placé sous **Licence Libre** pour sa diffusion numérique. Le partage, la copie et la distribution de la version électronique à des fins non commerciales sont autorisés et encouragés, à condition de citer l'auteur et de ne pas modifier le contenu. L'auteur croit en la libre circulation du savoir et de la lumière.
Édition Papier & Exploitation Commerciale :
Toutefois, les droits de reproduction, d'impression, de publication sous format papier (livre broché, relié) ainsi que toute exploitation commerciale de cette œuvre demeurent la propriété exclusive de l'auteur.
Toute impression à grande échelle ou mise en vente de l'ouvrage sous forme physique est strictement interdite sans un accord écrit préalable.
Pour toute demande concernant les droits d'édition papier, les cessions de droits ou les partenariats, veuillez contacter l'auteur directement :
Contact : Aideh.mz@gmail.com

Ce livre est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, ou avec des événements réels est purement fortuite.

Ce roman, *Le Jardin de Nour*, se propose comme une alternative narrative au *Monde de Sophie*.
Là où l'ouvrage de Jostein Gaarder constitue une remarquable introduction à l'histoire de la pensée occidentale, *Le Jardin de Nour* ambitionne d'ouvrir le lecteur à la richesse de la **pensée islamique universelle**, trop souvent méconnue ou réduite à un simple corpus juridique.
Le roman donne ainsi à voir l'islam non comme un carcan normatif, mais comme une **cosmologie spirituelle vivante** : une manière à la fois poétique et rationnelle d'habiter le monde, en dialogue constant avec les sciences, la philosophie et les autres sagesses humaines.

Z. MARZOUK EDITION